la lettre powysienne

numéro 22 – automne 2011

Sommaire

Editorial . . . . . p. 1
Obscure, Modern Poetry: J.C. Powys's 'The Ridge', Robin Wood . p. 2
Poésie Moderne, Obscure: 'La Crête' de J.C. Powys, Robin Wood . p. 3
A letter from John Cowper to Alyse Gregory p.14
Lettre de John Cowper à Alyse Gregory p.15
La Russie de John Cowper Powys (2ème partie), J. Peltier . . . p.20
Russia according to John Cowper Powys (Part II), J. Peltier . . p.21
Zapiski iz Podpolya, extract, Dostoievsky p.38
Notes from Underground / *Les Carnets du Sous-Sol*, extrait, Dostoïevski p.39
A propos de *L'Esprit Souterrain*, J. Peltier p.40
Regarding *L'Esprit Souterrain*, J. Peltier p.41
Pêle-Mêle p.46
Pêle-Mêle [English] p.47
Une visite à la Bibliothèque Nationale du Pays de Galles, Chris. Thomas p.48
Krön / Crests / Crêtes, Tomas Tranströmer. . . . inside back cover

Traductions de J. Peltier sauf indication contraire

Translations by J. Peltier unless otherwise indicated

Editorial

Wolf, plongé dans un curieux état d'esprit, tout en marchant dans la campagne, se prend à méditer sur une hypothèse: "Quelle chose extraordinaire ce serait… s'il y avait vraiment un cœur tendre et compatissant… situé juste au-delà des limites du temps et de l'espace!" mais en fin de compte il se rend compte qu'il ne le désire pas. Dans 'La Crête'[1], écrit plus de vingt ans après *Wolf Solent*, le héros solitaire va plus loin que Wolf. Il est, lui, en train de faire l'ascension de la colline pour assister à la mort de Dieu. Bien des protagonistes chez Powys à un moment ou un autre de leur vie sont décrits en train d'escalader une colline, que ce soit Owen Glendower, Porius qui suit Myrddin Wyllt sur les hauteurs de yr Wddfa (Snowdon), ou les héros de ses toutes dernières œuvres, comme Rorlt dans *Les Montagnes de la Lune*, tous à un moment ou un autre de leur vie font l'ascension vers une crête, peut-être métaphysique. 'La Crête' ne s'achève pas, le poème reste pour ainsi dire sans résolution, sans doute parce qu'il est impossible de l'achever. 'La Crête' est ouvert à bien des interprétations, l'une d'elles est présentée ici, et une autre sera offerte dans le prochain numéro de *la lettre*. Nous trouvons un autre personnage solitaire, le protagoniste des *Carnets du sous-sol* de Dostoïevski, un livre qui fit une impression si profonde sur JCP qu'il y fera souvent référence, y compris dans *Dostoïevski*. Cependant ce 'héros' anonyme, loin de parler en escaladant une pente, est au contraire surpris à parler à travers les fentes du plancher de sa chambre malodorante et bon marché à St Petersbourg. Tous les chefs d'œuvre ultérieurs de Dostoïevski surgiront de ce 'Souterrain'.

ooooooooooooooooooo

Wolf, caught in a curious mood while walking along an unfamiliar lane, is meditating on a possibility: "How extraordinary it would be… if there really were an incredibly tender and pitiful heart… just outside the circle of time and space!" and finally realises he does not wish it to be so. In 'The Ridge'[2], written more than twenty years later, the solitary hero of the poem goes further than Wolf. He is climbing a hill, to be present at the death of God. Many protagonists in Powys's books are at some time in their life seen climbing a hill, be it Owen Glendower, Porius who follows Myrddin Wyllt "to the top of yr Wyddfa", or the heroes of his late fantasies, like Rorlt in *the Mountains of the Moon*: all are ascending towards a possibly metaphysical ridge. 'The Ridge', left unresolved as it were, unfinished probably because it cannot really be ended in any way, is open to many interpretations, one of which is presented in this issue, and a second in the next. Another solitary character is to be found in the anonymous protagonist of *Notes from Underground* by Dostoievsky, a book which made such a deep impression on JCP that he would often refer to it in his works, including in *Dostoievsky*. However this nameless 'hero' is not talking while climbing a hill, but rather through a crack in the floor-boards of his ill-smelling cheap room in St. Petersburg. From this 'Underground' Dostoievsky's later masterpieces will arise.

---

[1] Le texte de 'La Crête' publié dans *granit*, tr. de F.X. Jaujard, (sur demande une version imprimée peut être fournie) se trouve à: http://www.powys-lannion.net/TheRidge.pdf.

[2] 'The Ridge' can be found at: http://www.powys-lannion.net/TheRidge.pdf. A printed version can also be provided on demand.

Obscure, Modern Poetry: J. C. Powys's 'The Ridge'[1]

A Glossary & Commentary

FOUR DISCUSSIONS of this poem have been traced: G. Wilson Knight, 'John Cowper Powys's "The Ridge": An Interpretation', in *Powys Review* No.13, 1983-4, pp.44-7; Cicely Hill, '"The Ridge" and the Other', *NL* 63, March 2008, pp.27-33; Colin W. Thomas, '"The Ridge"—a Meditation', *NL* 63, pp.34-5. There was at one time a valuable online essay by John Dunn in *John Cowper Powys: Poet*, now only available as a Kindle book. [*lettre powysienne* n° 23 will include this essay.]

Glossary

Cronos, the angular minded (line1**):** The phrase "angular minded" is puzzling, especially as the usual phrase is "crooked-counselling" (see *Porius* pp.75, 511, 613), but Powys transliterates the original Greek (which appears in Hesiod's *Theogony*, as well as Homer's *Iliad)* in *Porius*, as *Angulo-meetis* (pp.259, 750), (more correctly agkulo-metes: see W. J. Keith's "A *Porius* Companion", an online Powys Society resource). It therefore seems likely that "angular" is a mistranslation. In Dorothea Wender's Penguin translation it is just "crooked".

Age of Gold; one of the Muses; Hesiod (lines 5-6**):** See Hesiod 'Theogony' and 'Works and Days', which describe the defeat of Cronos by Zeus, along with the loss of the Age of Gold. The fact that the Muse that inspired Hesiod has come to Powys indicates that the loss of the Golden Age is to be the subject of this poem. Hesiod in fact indicates that the nine Muses are the source of his inspiration (*Hesiod and Theognis,* tr. Dorothea Wender: Harmondsworth: Penguin, 1976 (1973): 'Theogony' p.23; 'Works and Days' p.59)

Heedless Blurter of China (13): Powys is not only inspired by the Muse, but also by the Taoist wisdom of Kwang Tze. See John Cowper Powys, 'The Philosophy of Kwang', *The Dial*, Vol. LXXV, No.5, November, 1923; reprinted in *The Powys Review*, Vol. II iii, No.7, Winter 1980, pp.45-48.

De Profundis (14): The opening words, in Latin, of Psalm 30.

I carry a horror within me that few can withstand (32): Morine Krissdottir notes: "For much of 1952 and 1953 [Powys] struggled with 'my demons … those mad dreams of the mind'." (*Descents of Memory*, New York: Overlook Duckworth, 2007, p.402).

when I burst from Bedlam (36) See line 32 and entry above. There are numerous references to madness in 'The Ridge'.

Gold (37-8): Presumably an allusion to Hesiod's Age of Gold.

some world-destroying convulsion (45): The death of God is associated with apocalyptic imagery several times.

---

[1] In *Porius* (New York: Overlook Duckworth 2007, p.369) there is a reference to "the obscure verses of this modern Pen Beirdd" [Taliessin]. In 1962 Frederick Davis was asked by Phyllis Playter to type [this poem about the Berwyn Mountains] out from the original... It was [Phyllis] who gave it the title 'The Ridge'. (See *The Diary of John Cowper Powys*: *1930*, ed. Frederick Davies. London: Greymitre Books Ltd,1987, p.120).

Poésie Moderne, Obscure: 'La Crête' de J.C. Powys[1]

Glossaire et Commentaire

QUATRE DISCUSSIONS autour de ce poème ont été identifiées: G. Wilson Knight, 'John Cowper Powys's "The Ridge": An Interpretation', in *Powys Review* No.13, 1983-4, pp.44-7; Cicely Hill, '"The Ridge" and the Other', *The Powys Society Newsletter*, No. 63, March 2008, pp.27-33; Colin W. Thomas, '"The Ridge"—a Meditation', *NL* 63, pp.34-5. Un remarquable essai en ligne de John Dunn dans *John Cowper Powys: Poet* ne se trouve plus qu'en livre Kindle, mais sera publié dans *lp* 23.

Glossaire

Cronos, l'esprit à facettes (ligne 1): l'expression utilisée par JCP est curieuse, car habituellement il est plutôt question du "subtil Cronos" (en grec *Angulo-meetis),* que l'on trouve dans *Théogonie* d'Hésiode, ainsi que dans *l'Illiade* d'Homère.

L'Age d'Or; l'une des Muses; Hésiode (5-6): voir *Théogonie* et *Les Travaux et Les Jours*, décrivant la défaite de Cronos par Zeus, qui accompagne la perte de l'Age d'Or. Le fait que la Muse qui inspira Hésiode soit aussi venue à Powys montre que la perte de l'Age d'Or va être le sujet de ce poème. En fait Hésiode indique que les neuf Muses sont la source de son inspiration.

Le Révélateur des Secrets de la Chine (13): Powys n'est pas seulement inspiré par la Muse mais également par la sagesse taoiste de Kwang Tsé.

De Profundis (14): le tout début, en latin, du Psaume 30.

Je porte en moi une épouvante que peu supporteraient (32): dans sa biographie de J.C. Powys *Descents of Memory* M. Krissdottir note: "Pendant une bonne partie de 1952 et 1953 Powys lutta avec ses démons… ces rêves déments de l'esprit."

en m'échappant de l'Asile de Fous (36): voir ligne 32 et l'entrée précédente. De nombreuses références à la folie parsèment 'La Crête'.

L'Or (37-8): Sans doute une allusion à l'Age d'Or d'Hésiode.

un bouleversement destructeur de mondes (45): La mort de Dieu est à plusieurs reprises associée à des images apocalyptiques.

notre haine inextinguible pour la Matière et la Vie et Dieu! (88); La Matière engendre le sexe (93); Des autels à la trinité sacrée, la Matière, la Vie et le Pays Natal. (94): Ces parodies de la Trinité chrétienne sont vagues et ambiguës, si l'on songe à la célébration de la matière, ou de l'inanimé dans la philosophie élémentale de Powys: "… si nous pouvons nous approprier l'inanimé, nous trouverons la paix" (*Philosophie de la Solitude*[2]). Dans le poème il est possible

[1] Dans *Porius* (New York: Overlook Duckworth 2007, p.369) il y a une allusion aux "vers obscurs de ce moderne Pen Beirdd" [Taliessin]. En 1962 Phyllis Playter demanda à Frederick Davies de dactylographier [ce poème sur les Montagnes du Berwyn] à partir de l'original. Et c'est Phyllis qui lui donna son titre. (Cf *The Diary of John Cowper Powys:1930*, ed. F. Davies. London: Greymitre Books Ltd, 1987, p.120).

[2] *Philosophie de la Solitude,* tr. M. Waldberg, La Différence, 1984, p.78.

our quenchless hate for Matter and Life and God! (88)**; Matter engenders sex** (93)**; Shrines for the sacred three, Matter, Life and Home** (94): These parodies of the Christian Trinity are vague and ambiguous, given the celebration of matter, or the inanimate in Powys's elemental philosophy: "… if we can acquire the art of letting our minds sink down into the inanimate we shall find peace." (*A Philosophy of Solitude*, London: Jonathan Cape, 1933, p.127). Powys may be using the word "matter" in this poem as a synonym for materialism, and the alienated relationship between people and matter that can occur especially in cities (see *A Philosophy of Solitude*, p.154).

Even more puzzling is the negative association of sex with matter, given the positive presentation of sexuality in the major novels, including *Porius*, as well as the record of Powys's personal sexual pleasure in his diaries[2].

To make sense of Powys's quenchless hate for Life here, it perhaps should be seen in the context of the importance he places on Death in *Porius*. Cadawg's words in particular help to clarify Powys's ideas (p.299).[3]

With regard to Home, presumably Powys is thinking of home as an institution, rather than an abode, where work, gregarious family and social life, and the maternal instinct, stifle individual freedom, along with the solitary spiritual experiences that are central to Powys's idea of human happiness.[4]

Nephelegeretay (89): Greek *Nephelegeretes*, "lord of thunderstorms".

since he conquered Time (90): Zeus defeated Cronos [Ed: Robert Graves mentions p.66 in *The White Goddess* that Cronos is sometimes confused with Time (Chronos)].

I shall find my love once more (120): Cicely Hill, in her discussion of 'The Ridge', in *Powys Review* No.13, identifies the mysterious "other" with Powys's sister Eleanor, who died when she was thirteen. John Dunn suggested Frances Gregg in his essay. But see the next note.

I had a true love once (137); **rock occidental** (143); **River Kaw** (144): This alludes to Phyllis Playter, because the River Kaw is the local name for the Kansas River which flows through her birth place Kansas City, Missouri. Theodore Dreiser, in a letter of 26 March, 1926, referred to Phyllis as the modern sphinx from the banks of the Kaw. (*Letters of Theodore Dreiser: A Selection*, ed. by Robert Elias. University of Pennsylvania Press, 1959). The phrases "rock occidental" and "a mineral bed" are presumably part of this geographic allusion. But there is no explanation as to why she was taken away, nor why he has forgotten her name!

---

[2] Even though it does not really explain the negative view of sex in the poem, it is worth noting that Powys was pleased when his own sexual feelings apparently ended, along with sadistic and lecherous thoughts, in 1942 (Unpublished Diary: 11 April, and 25 May, 1942. National Library of Wales, Aberystwyth)

[3] In *Owen Glendower* Broch has the same view (as Cadawg), in contrast with Glendower (New York: Simon and Schuster,1940, p.775). It is the worship of life and the ego, while ignoring the importance of death, not nihilism, nor hatred of pleasure, with which Powys is concerned.

[4] For an example of unhappy home life, see the vampirising maternal love of Betsy for her son Seth in *The Inmates*: "swallowing its offspring's freedom to live a life of its own" (Village Press, 1974, pp.199, 200).

que Powys utilise le mot “matière” comme synonyme de matérialisme, en pensant à la relation aliénée entre les gens et la matière qui peut se produire en particulier dans les villes.

Encore plus étonnante est l’association négative du sexe avec la matière, étant donné la présentation positive de la sexualité dans les principaux romans, dont *Porius*, ainsi que la mention de son propre plaisir sexuel évoqué dans ses Journaux.[3]

Pour comprendre ici cette haine inextinguible de Powys pour la Vie, il faudrait peut-être la voir dans le contexte de l’importance donnée à la Mort dans *Porius*. Les paroles de Cadawg[4] y permettent d’éclairer les idées de Powys.

En ce qui concerne le mot “home”, Powys l’envisage plus comme institution que comme habitation, où le travail, les liens de famille, la vie de société et l’instinct maternel étouffent la liberté individuelle, ainsi que les expériences spirituelles solitaires qui sont au centre de l’idée de bonheur humain selon Powys.[5] [Notons que F. X. Jaujard a préféré l’idée de ‘pays natal’, proche du ‘Heimat’ allemand. Ed.]

Zeus le rassembleur de nuages (89) est la traduction par F.X. Jaujard du mot, ‘Nephelegeretay’ (grec *Nephelegeretes*) “seigneur des tempêtes”, utilisé par Powys.

Depuis qu’il a conquis le temps (90): Zeus a vaincu Cronos. Le poète érudit anglais Robert Graves dans son *The White Goddess*, dit que Cronos était souvent confondu avec Chronos, le Temps.

Retrouver mon amour (120): Cicely Hill dans sa discussion de ‘La Crête’ identifie cette “autre” mystérieuse avec Eleanor, la sœur de Powys, qui mourut à l’âge de treize ans. John Dunn, lui, suggère que c’était Frances Gregg. Cf l’entrée suivante.

J’ai eu jadis une bien-aimée (137); **le roc de l’Ouest** (143); **la rivière Kaw** (144): Tout ceci semble bien faire allusion à Phyllis Playter, car la rivière Kaw est le nom donné localement à la rivière Kansas qui traverse sa ville natale, Kansas City, Missouri. Dreiser dans une lettre du 26 mars 1926 se réfère à Phyllis comme au sphinx moderne des rives de la Kaw. Les expressions “roc de l’Ouest” et “lit de pierre” font apparemment partie de cette allusion géographique. Mais cela n’explique pas pourquoi elle fut emmenée, ni pourquoi il a oublié son nom.

Brune comme une lame de bronze rouillée par les vagues de la mer (149): dans ‘Welsh Aboriginals’ (*Obstinate Cymric: Essays 1935-47*) Powys évoque le bronze

---

[3] Même si cela n’explique pas vraiment son idée négative du sexe dans le poème, il est intéressant de noter que Powys fut content quand ses propres désirs sexuels prirent fin en 1942, en même temps que ses pensées sadistes et luxurieuses (Journal inédit: 11 et 25 mai 1942, Bibliothèque Nationale du Pays de Galles.)

[4] Cadawg ab Idris, un personnage fictif très âgé. Dans *Owen Glendower* (tr. P. Reumaux, Phébus, 1993) Broch a la même opinion que lui, contrairement à Glendower. Ce qui importe à Powys c’est la vénération de la vie et de l’ego, tout en faisant fi de la mort, et non pas le nihilisme ou la haine du plaisir.

[5] Pour un exemple de vie familiale malheureuse, voir dans *La Fosse aux Chiens* l’amour maternel vampire de Betsy pour son fils Seth: “avaler, dans les méandres de son insatiable faim, jusqu’à la liberté pour sa progéniture, d’avoir une vie à elle…” (*La Fosse aux Chiens*, tr. Daniel Mauroc, Seuil, 1976, p.196).

Brown as a blade of bronze that the waves of the ocean have rusted (149): Powys refers to the pitiless bronze of the warlike Celtic conquerors of the pacific Aboriginal Welsh, in the chapter 'Welsh Aboriginals' (*Obstinate Cymric: Essays 1935-47*. Carmarthen: Druid Press, 1947, pp.8, 13). See also *Glendower*, p.563.

What is the Night-Mare Life were the Dapple of Sancho (169): There appears to be a typographical error with *were* for *where*. While this allusion to Dapple[5], Sancho's ass in Cervantes *Don Quixote* is unclear, as this section of the poem focusses on madness, it is significant that Powys suggests, in his 1938 essay on Cervantes, that Don Quixote's madness was about "[n]othing less than the restoration of the lost golden age" (*Enjoyment of Literature.* New York: Simon and Schuster, 1938, p.177). The final stanza of Canto I is a modernist jumble of allusions, linked by the idea of madness, but without any unifying narrative line, that is reminiscent of the style of *The Waste Land*.

The Prophet Blanco (171): This allusion is obscure.

Hobdance: *King Lear* I.iv. 214**; Mahu, Mado,** *King Lear* III.iv. 143. Mado and Mahu are fiends; **Dead for a ducat**: *Hamlet* III.iv. 23 (175-80). Powys alludes to Don Quixote's, Edgar's and Hamlet's madness in the Prefatory Note to *The Inmates* (vi); that of Edgar and Hamlet in his essay on Cervantes mentioned above.

All of a sudden ice-cold as a polar bear-skin(181): See *Porius*, pp.441-2, e.g. A chill of a peculiar kind (441); the corpse-like chill (442).

Liberty Hall, on the ridge above Cae Coed
courtesy Chris Thomas

Commentary

'The Ridge', which was first published in January 1963, in a special Powys number of *A Review of English Literature*, shortly before Powys's death in June that year[6], was possibly written around 1952. It has strong affinity with *Porius* (1951), as

[5] The name given to Sancho's ass in some English translations, including that by John Ormsby (1885). In Spanish the ass has no name and is just called 'el rucio', an affectionate synonym of ass.

[6] Reprinted in *Powys Review*, No.13, 1983-4

impitoyable des guerriers celtes qui avaient vaincu les pacifiques aborigènes gallois. Cf également *Owen Glendower*, 'Les Forêts de Tywyn', Phébus, pp.143-4).

Quel est le cauchemar où la Vie serait le Cheval bai de Sancho (169): le texte anglais semble comporter une erreur typographique qui rend la compréhension de ce vers difficile. Bien que l'allusion au "cheval" [qui est en fait un âne. Ed.] de Sancho dans le *Don Quichotte* de Cervantès ne soit pas claire, puisque cette section du poème est centrée sur la folie, on notera que dans son essai de 1938 sur Cervantès Powys suggère que la "folie" de Don Quichotte a tout à voir avec "la restauration de l'Age d'Or, cet âge idéal situé dans le passé" (*Plaisirs de la Littérature*, L'Age d'Homme, Lausanne, 1995, p.328). La fin de la première strophe est un salmigondis moderniste d'allusions, reliées par le thème de la folie, qu'aucune ligne narrative n'unit, et qui rappelle le style de *The Waste Land* ['La Terre Gaste', de T.S. Eliot].

Le Prophète Blanco (171): allusion obscure.

Hobdance: *Le Roi Lear* I.iv. 214; **Mahu, Mado**, *Le Roi Lear* III.iv. 143. Mado et Mahu sont des démons; **Mort pour un ducat**: *Hamlet* III.iv. 23 (175-80). Powys fait allusion à la folie de Don Quichotte, d'Edgar et de Hamlet dans sa préface à *La Fosse aux Chiens*; à celle d'Edgar et de Hamlet, dans son essai sur Cervantès.

Soudain glacée comme la peau d'un ours polaire (181): on trouve dans *Porius* plusieurs expressions semblables: "un froid d'une sorte étrange" (p.441); un froid cadavérique (p.442).

> And what in me says 'I am I', this silly old John as they call me
> Edging my way uphill, bracken behind and in front;
> I, the brother of fleas and of gnats. What on earth will be for me
> When I get to the top of the ridge and have borne the brunt?
> A skeleton topped by a skull and arms like a windmill in working
> And the soul of a baby louse, and a heart of a hound,
> Watching the dead-brown bracken, how some of it shivers in shirking
> The treacherous lash of the wind and some of it soaks on the ground.
>
> Et ce qui en moi dit "Je suis moi", ce vieil idiot de John comme on m'appelle
> Qui me fraie un chemin en montant parmi les fougères qui m'entourent,
> Moi, le frère des puces et des moustiques, que peut-il donc m'arriver
> Lorsqu'en payant de tout mon être j'atteindrai le sommet de la crête?
> Squelette coiffé d'un crâne et pourvu de bras comme un moulin à vent qui tourne,
> L'âme d'un bébé pou et le cœur d'un chien de meute,
> Je contemple les fougères d'un brun mort, dont certaines tremblent en esquivant
> Le fouet traître du vent et d'autres pourrissent sur le sol.[6]

Commentaire

Le poème 'La Crête', publié pour la première fois en janvier 1963 dans un numéro spécial de *Review of English Literature* consacré à Powys, peu avant sa mort en juin de la même année, a vraisemblablement été écrit en 1952[7]. Il comporte de fortes ressemblances avec *Porius* (1951), comme indiqué par les allusions à Cronos et l'Age d'Or, ainsi que par l'idée de la mort du Dieu Chrétien, thème

[6] 'La Crête', vers 109-116.

[7] Repris dans *The Powys Review*, n°13, 1983-4.

indicated by the allusions to Cronos and the Age of Gold, as well as the idea of the death of Christianity's God. It also shares this latter theme with the long narrative poem *Lucifer*, originally written in 1905[7], but not published until 1956, while the allusions to madness also suggest a possible connection with *The Inmates* (1952).[8]

The narrative structure of this poem is autobiographical, shaped by the idea of Powys composing it one autumn as he undertakes his morning walk up to the ridge of the Berwyn Mountains above his home in Corwen.[9] However, this is not an ordinary walk, because the imagined climax on the Berwyn Ridge involves both reunion with Powys's true love, who "they took… away for thinking / Thoughts against God", as well as "the Death of God" (136-8). The death of God is also directly linked with the ecstatic experience of Powys's elemental philosophy.

Significantly, in 1905 Powys had written a long, mythological narrative entitled *The Death of God*, modelled on Milton's *Paradise Lost*, "… whose hero, just as he was Milton's, is Satan." However, this was not published until 1956, when the title was changed to *Lucife*r, since God "apparently didn't die…"[10]. In *Lucifer* it is suggested that God was first created by the minds of men, but is now dying because men no longer believe in him:

> …The long drawn tide
> Of the bright-rocking ocean of Belief
> That swept us to our throne, now in slow ebb
> …
> Receding, draws us pitilessly down,
> Back to those gulfs from which at first we rose. (*Lucifer*, p.30)

Lucifer ends with Satan, having climbed a mountain ridge, speaking of "... God / Blundering, hath led this Race to ruin's brink" (p.152), and of "the fairer Earth which he would build" (p.154) in the future when God is dead. The death of God is linked to the idea of the end of Christian belief, alluding to Nietzsche's use of the phrase "God is dead" in *The Gay Science*.[11] Similar ideas, about how

---

[7] Preface to *Lucifer*, London: Village Press, 1974, p.9.

[8] There is also a chapter titled 'In Spite of Madness', in *In Spite of*: *A Philosophy for Everyman*. London: Macdonald, 1953. Powys had completed *The Inmates* in 1951 (London: Macdonald, 1952) and was revising the typescript of *In Spite of* in January 1952 (letters from Powys 22 January and 27 January, 1952 *Letters to Nicholas Ross*, ed. A. Uphill, London: Bertram Rota, 1971, pp.116-7. *Porius* was completed February 1949 (*Porius*, New York, Overlook Duckworth, 2007, p.11).

[9] "Every day I walk up the mountain from about 8.30 to 10.00 or 10.30."(Letter from Powys of 27 January 1952, in *Letters to Nicholas Ross*, Rota: London, 1971, p.116). Walking was of course of great importance in the creation part of Powys's elemental philosophy of life: "In the process of actually touching the earth [while walking] you realize what an escape from everything that hurts you worst in the world the Inanimate is." (*A Philosophy of Solitude*, p.145). See also Powys's published and unpublished diaries.

[10] Powys's letter of 7 May, 1956, in *Ross*, op. cit. p.131. Also see *Autobiography*, London: Macdonald, 1967, pp.357-9, 458.

[11] "God is dead. God remains dead. And we have killed him." Nietzsche, *The Gay Science*, tr. Walter Kaufmann. New York: Random House, 1974, p.125. Nietzsche was of course an important influence on Powys. [He too was addicted to walks and climbing mountains. Ed.].

qu'il partage avec le long poème narratif *Lucifer*—écrit en 1905, mais publié en 1956—cependant que les allusions à la folie suggèrent aussi d'éventuels liens avec *La Fosse aux Chiens (The Inmates,* 1952).[8]

La structure narrative de ce poème est autobiographique, basée sur l'idée de Powys le composant en automne tandis qu'il entreprend son ascension matinale vers la crête des Berwyn Mountains au-dessus de sa maison à Corwen.[9] Ce n'est absolument pas une marche ordinaire, parce que le paroxysme qu'il imagine avoir lieu sur la crête des Berwyn concerne à la fois une réunion avec sa bien-aimée qu'on a emmenée "pour avoir eu / Des pensées contre Dieu", et "la mort de Dieu" (136-8). La mort de Dieu est aussi directement reliée à l'expérience extatique de la philosophie élémentale de Powys.

On peut rappeler qu'en 1905 Powys avait écrit une longue narration mythologique, *The Death of God*, prenant pour modèle le *Paradis Perdu* de Milton, et "comme il l'était pour Milton, son Héros est Satan." Elle ne fut cependant publiée qu'en 1956, sous le titre alors de *Lucifer*, "puisque Dieu apparemment ne mourut pas..."[10]. Dans *Lucifer* il est suggéré que Dieu fut créé par l'esprit des hommes, mais est en train de mourir parce que les hommes ne croient plus en lui:

> …La longue marée sans fin
> Plissements éclatants de l'océan de la Foi
> Nous déposa sur notre trône, et maintenant en un lent reflux
>
> Se retirant, nous jette impitoyablement à bas
> Vers ces abîmes d'où d'abord nous avions surgi.[11]

A la fin de *Lucifer* Satan, ayant gravi une crête, s'écrie "…Dieu / Se fourvoyant, a mené cette Race au bord de la ruine" (p.152) et annonce "la Terre plus belle qu'il bâtirait" (p.154) dans le futur, lorsque Dieu sera mort. La mort de Dieu est liée à l'idée de la fin de la foi chrétienne, et fait allusion à l'expression nietzschéenne "Dieu est mort" dans *Le Gai Savoir*.[12] Des idées semblables, selon lesquelles l'imagination humaine créa les dieux, le ciel et l'enfer, sont explorées dans le roman de Powys, *Morwyn* (1937).

Au début de 'La Crête' il est aussi fait allusion à la mort d'un autre dieu, Cronos, telle que décrite par le poète grec Hésiode. Cependant, il n'y a plus ensuite de référence explicite à Cronos ni à Hésiode. Mais dans *Porius*, Cronos

[8] Dans *In Spite of,: A Philosophy for Everyman*, London: Macdonald,1953 ('Malgré tout', non traduit) on trouve un chapitre intitulé 'In Spite of Madness' ('En dépit de la folie'). Powys avait terminé *The Inmates* en 1951 et en janvier 1952 révisait les épreuves de *In Spite of*. Il termina *Porius* en février 1949.

[9] "Chaque jour j'escalade la montagne, de 8h30 environ jusque vers 10h ou 10h30." (Lettre de Powys, 27 janvier 1952, dans *Letters to Nicholas Ross*, Bertram Rota, 1971, p.116). La marche était bien sûr une part créatrice essentielle de sa philosophie élémentale: "Dans le processus qui consiste à être en contact avec la terre [en marchant], on se rend compte à quel point l'Inanimé procure une échappatoire à tout ce qui nous fait le plus mal." (*Une Philosophie de la Solitude*).

[10] Cf lettre de Powys du 7 mai 1956 in *Ross*, p.131. (Voir aussi *Autobiographie*, pp 323-4 et 413).

[11] *Lucifer*, London: Macdonald, 1956, p.30. [non traduit]

[12] "Dieu est mort. Dieu reste mort. Et c'est nous qui l'avons tué." Nietzsche, *Le Gai Savoir*, tr. Henri Albert. Nietzsche exerça comme on le sait une grande influence sur Powys. [Nietzsche dit dans une lettre: "Ma seule forme d'existence possible—marcher." Ed.]

the human imaginations created gods, heaven and hell, are explored in Powys's novel *Morwyn* (1937).

The death of another god, Cronos, as described by the Greek poet Hesiod, is also alluded to earlier in 'The Ridge'. However, after the opening lines there is no further explicit reference to Cronos or to Hesiod. But in *Porius* Cronos is of major importance because the Arthurian magician Myrddin claims that he is a reincarnation of Cronos, and that he will bring a new Age of Gold 2000 years into the future.[12] Myrddin/Cronos is also the Anti-Christ, the Devil. Powys is suggesting in *Porius* that Christianity by rejecting the demonic and creating its mythology of sin, heaven and hell, is also responsible for creating tyranny, cruelty, war, and all human suffering. But 'The Ridge' only refers to the passing of Cronos (1), not directly to any return,[13] and the focus is on the suffering Christianity's God has caused. However, because Christianity's God is equated with Zeus in *Porius,* his death in 'The Ridge' (as in *Lucifer*) would seem to imply the return of the Golden Age.[14]

In addition the death of God is also directly linked in 'The Ridge' with Powys's elemental philosophy, which in this poem is particularly connected with "the colour up there"[15], "that dubious tint", "Brown as a blade of bronze that the waves of the ocean have rusted" (163, 151, 149). As Powys tends to speak of colour as if it were a distinct entity, it should be noted this experience in fact relates to the element earth. Significantly this colour brings a feeling of "enchantment", and then the idea that it might be "the colour of God's extinction", as well as "The colour of Matter's end" (153, 165, 166). Powys's *Autobiography*, in particular, reveals the importance of colour to his elemental philosophy: [16]

> *Colour!* What a thing to have appeared at all under the sun! To anyone who like myself is… a confirmed sensualist, this phenomenon of colour is like a vast number of entrancing delicious fragrances *grown visible.* No it is more than that. It is like a human body with which you are infatuated. It is any rate something you touch, taste, feel, and embrace with your whole soul. It is something *you sink into* and enjoy like the revelation of an erotic Fourth Dimension.

Powys also uses the word "tint" twice in an earlier passage[17] in *Autobiography*, where he describes how he creates the same ecstasy by pressing his knuckles against his closed eyelids. This ecstatic experience is precisely part of Powys's psycho-sensual elementalism. It is also part of Porius's cavoseniargizing: "… his own secretive psycho-sensuous trick of ravishing the four elements with the five

---

[12] "Through my voice the Son of the Morning speaks… Cronos is his name…" (p.109). "the Son of the Morning" is also called Lucifer and when Porius sees Myrddin on yr Wyddfa, he "had the odd fancy that he could even catch… the visible rudiments of horns!" *(*p.748).

[13] The idea of the Age of Gold, and implicitly the dead god Cronos, is also alluded to in stanza 3 of Canto I, with the gold imagery associated with the autumnal larch needles:

> Gold the rent ceiling through which the azure emerges
> A floor of gold is the ground—on gold I am setting my foot.

[14] See *Porius* pp.257 *et seq.*

[15] It is presumably the mountain ridge, that is up there, rather than the sky.

[16] *Autobiography,* p.73.

[17] Ibid., pp.40-1. Harald Fawkner also has important comments on colour and ecstasy in *The Ecstatic World of John Cowper Powys,* New Jersey: The Associated Univ. Presses, 1986, pp.52-4. G. Wilson Knight also refers to *Autobiography* in his discussion of these lines.

prend une grande importance car le magicien arthurien Myrddin affirme qu'il est une réincarnation de Cronos, et qu'il amènera dans deux mille ans un nouvel Age d'Or.[13] Myrddin / Cronos est aussi l'Antéchrist, le Démon. Powys suggère dans *Porius* que le Christianisme, en rejetant le démoniaque et en créant sa mythologie du péché, du ciel et de l'enfer, est aussi responsable de la création de la tyrannie, de la cruauté, de la guerre et de toute la souffrance humaine. Mais 'La Crête' ne se réfère qu'à la disparition de Cronos, et non directement à son retour,[14] et l'accent est mis sur la souffrance que le Dieu chrétien a causée. Cependant, puisque dans *Porius* le Dieu chrétien est l'équivalent de Zeus, sa mort dans 'La Crête' (comme dans *Lucifer*) semble indiquer le retour de l'Age d'Or.

De plus dans 'La Crête' la mort de Dieu a un lien étroit avec la philosophie élémentale de Powys qui, dans ce poème est particulièrement assimilée à "cette couleur là-haut"(163)[15], "cette teinte douteuse"(151), "Brune comme une lame de bronze rouillée par les vagues de la mer"(149). Puisque Powys a tendance à parler de la couleur comme s'il s'agissait d'une entité distincte, il nous semble que cette expérience en fait se rapporte à l'élément terre. De façon significative cette couleur renvoie à "l'enchantement"(153) et aussi à l'idée que ce pourrait être "la couleur de l'extinction de Dieu"(165), ainsi qu'à "la couleur de la fin de la Matière"(166). *Autobiographie* nous révèle d'ailleurs l'importance qu'a la couleur pour sa philosophie élémentale:

> *La Couleur!* Dire que pareille chose existe sous le soleil! Pour mes pareils, pour celui qui comme moi, est… un sensualiste invétéré, le phénomène de la couleur est semblable à toute une foison de parfums délicieux *devenus visibles.* Non. C'est quelque chose de plus. C'est un corps humain dont on raffole. Quelque chose que l'on touche, que l'on goûte, que l'on étreint de toute son âme. On y *sombre*, on en jouit comme de la révélation d'une Quatrième Dimension érotique.[16]

Powys utilise également les mots "couleur" et "teinte" dans un passage[17] antérieur d'*Autobiographie*, où il décrit comment il crée la même extase en appuyant ses poings contre ses paupières fermées. Cette expérience extatique relève précisément de l'élémentalisme psycho-sensuel de Powys. Cela relève aussi de ce que Porius nomme son "cavoseniargizing": "un tour secret psycho-sensuel consistant à capturer les quatre éléments avec les cinq sens, ces derniers fusionnés au point que c'était comme faire l'amour avec la terre-mère elle-même."[18]

---

[13] "Par ma voix le Fils du Matin parle… Cronos est son nom… " (p.109). "Le Fils du Matin" est aussi appelé Lucifer. Ainsi lorsque Porius voit Myrddin sur yr Wyddfa [Snowdon], "il a l'impression curieuse qu'il pourrait même apercevoir… l'amorce visible de cornes!"

[14] L'idée de l'Age d'Or, et donc implicitement du dieu mort Cronos, est aussi rappelée dans la strophe 3 du Chant I, l'image de l'or étant associée aux aiguilles du mélèze tombées en automne:

> D'or est le plafond déchiré des nuages, à travers lesquels émerge l'azur
> Le sol est un plancher d'or, et mes pas foulent de l'or.

[15] La "couleur là-haut" est sans doute plus celle de la montagne que du ciel.

[16] *Autobiographie*, Gallimard, 1965, tr. Marie Canavaggia, p.74.

[17] Ibid., pp.46-7. Harald Fawkner fait aussi des commentaires importants sur la couleur et l'extase dans son *The Ecstatic World of John Cowper Powys*, New Jersey: The Associated University Presses, 1986, pp.52-4. De même G. Wilson Knight dans son essai sur 'La Crête' se réfère à *Autobiographie*.

[18] *Porius*, p.466.

senses, and doing it with these latter so fused together that it was like making love to the earth-mother herself."[18]

Words like mysticism and pantheism are used in discussing Powys's attitude to nature, but what his elementalism is concerned with is an ecstatic response to the natural world and the four elements, epiphanies such as Wordsworth describes in his 'Ode: Intimations of Immortality from Recollections of Early Childhood', though with an important difference, because Powys believes that the ecstasy of the young child can be retained by any adult who cultivates the imagination. For Powys, and the protagonists of his novels who resemble him, the cultivation of a psycho-sensual philosophy is as important as the Christian religion was for earlier generations.[19] The death of God comes with the end of any need for gods.[20] G. Wilson Knight, in his essay on the poem, comments significantly: "the ultimate is, not God, but a colour, an enchantment".(p.45)

The significance of Powys's reference to a lost true love, whose name he has forgotten, however, is unclear, especially as the allusion to the River Kaw indicates that she is Phyllis Playter. So what does Powys mean by saying that she was taken away, and he has forgotten her name, unless perhaps the narrator is mad like Lear on the heath? Furthermore the link between this reunion and the poem's other main themes is not made explicit.

'The Ridge' contains some fine poetry, including lines in the final stanza inspired by Powys's elementalism:

> But what are the things on which this rhythmical marcher marches?
> Stalks of heather so old that they look like bone;
> Leaves of bracken bent into filagree arches,
> Beds of emerald moss and pillows of stone,
> And little opaque pebbles like eyeless sockets
> And crumbs of gravel the colour of mouldy bread;
> And the roots of old dead thorns like exploded rockets,
> And whinberry leaves that are turning a curious red.

But it also has less effective parts. For example, the section that deals with "the colour of Matter's end" (166) is obscure, and fails to convey the narrator's ecstasy, or clearly show the connection between Powys's elementalism and the death of God. Equally ineffective are the juxtaposed images on the theme of madness in the final stanza of Canto I. It is to be regretted that it was never completed, because it contains genuine poetry (as do the Taliessin poems of *Porius*) which was recognized by Philip Larkin, when he included a short section from 'The Ridge' in *The Oxford Book of Twentieth Century English Verse* in 1974.

Robin Wood

Robin Wood took early retirement from the Memorial University of Newfoundland, Canada in 2002, and is currently working on James Hanley, Theodore Powys and J.C. Powys, as well as articles on Wikipedia.

[18] *Porius*, p.466.

[19] See especially: Powys's *Autobiography* and A.C. Coates, *John Cowper Powys in Search of a Landscape*. Totowa, N.J., Barnes and Noble, 1982; Macmillan, London, 1982.

[20] When Powys is thinking mythologically he does of course refer to the Mother goddess, or to Death as a god, and even the elements are like gods, but behind everything finally is the god-like creative power of the human imagination.

Lorsque la discusion porte sur l'attitude de Powys envers la nature, des mots tels que mysticisme et panthéisme sont utilisés, mais son élémentalisme concerne avant tout une réponse extatique au monde naturel et aux quatre éléments, des épiphanies comme celles que Wordsworth décrit dans son 'Ode: Pressentiments d'Immortalité', mais avec cependant une différence essentielle, car Powys a la conviction que l'extase du jeune enfant peut être préservée par tout adulte qui cultive son imagination. Pour Powys et les protagonistes à son image dans ses romans, cultiver une philosophie psycho-sensuelle a autant d'importance que la religion chrétienne l'avait pour les générations qui les ont précédés. La mort de Dieu est accompagnée par la disparition de tout besoin de dieux.[19] Dans son essai sur le poème G. Wilson Knight remarque en effet: "ce qui est ultime, ce n'est pas Dieu, mais une couleur, un enchantement".[20]

La signification que l'on peut donner à la réunion avec sa bien-aimée que Powys évoque sur la crête est peu claire, particulièrement si l'allusion à la Rivière Kaw indique bien qu'il s'agit de Phyllis Playter. Qu'entend Powys lorsqu'il dit qu'elle fut emmenée, et qu'il a oublié son nom, à moins que le narrateur ne soit peut-être fou comme Lear sur la lande? De plus, le lien entre cette réunion et les autres thèmes principaux du poème n'est pas explicité.

'La Crête' contient de très beaux éléments poétiques, y compris les derniers vers inspirés par l'élémentalisme de Powys:

> Mais sur quoi ce passant marche-t-il en cadence?
> Des tiges de bruyère si vieilles qu'on dirait de l'os,
> Des fougères courbées en arches transparentes,
> Des lits de mousse émeraude et des coussins de pierre,
> Et des petits cailloux opaques comme des orbites sans yeux,
> Et des miettes de gravier couleur de pain moisi,
> Et des racines de vieux épineux morts comme des fusées éclatées,
> Et des feuilles d'airelle qui deviennent d'un rouge étrange.

Mais il y a aussi des éléments moins convaincants. Ainsi, le passage qui évoque "la couleur de la fin de la Matière" (166) est obscur et échoue à traduire l'extase du narrateur, ou à montrer la relation entre l'élémentalisme de Powys et la mort de Dieu. De même, les images juxtaposées sur le thème de la folie dans la dernière strophe du Chant I sont inabouties. On ne peut que regretter que ce poème ait été laissé inachevé, car (comme les poèmes de Taliessin dans *Porius*) il contient une poésie vraie, d'ailleurs saluée par Philip Larkin, qui a inclus une courte section de 'La Crête' dans *The Oxford Book of Twentieth Century English Verse* en 1974.

Robin Wood

Robin Wood a pris une retraite anticipée du Memorial University de Newfoundland, Canada en 2002, et travaille à présent sur James Hanley, Theodore Powys et J.C. Powys, ainsi que sur des articles pour Wikipedia.

---

[19] Quand Powys pense en termes mythologiques, c'est en se référant à la déesse Mère ou à la Mort en tant que divinité, et même les éléments sont considérés comme des dieux, mais sous tout cela se trouve en définitive le pouvoir créateur démiurge de l'imagination humaine elle-même.

[20] G. Wilson Knight, op. cit., p.45.

A letter from John Cowper to Alyse Gregory

Redirected Jan 6
A.G

Hillsdale, New York
Xmas Eve, 1933

Darling Alyse

What a perfectly lovely letter you *did* write to Phyllis!
Aye! But it did give me such a wave of amorous affection for you and brought back so visibly to me the many times I have seen you—thus—& thus—& thus—If Lulu says that Phyllis is the only one of John's girls that he has not made love to I certainly can reply that you are the only one of Lulu's girls that I would enjoy making love to!

But that is no doubt because, for all your soft skin & lovely glittering locks, you've got a Puckish[1] rebelliousness & elusiveness, a come-and-go, a here-&-then-again-*not*-here, a boy-girl river-rippling mischief, on the air, in the next valley-glades, over the hills & far away, that does most singularly and provocatively un-sex you and yet doesn't *quite* – – – a border-land and a this-and-not-that-ambiguousness, of fluttering wavering margins of the mortal Psyche within you, that I find curiously piquant. The free rebelliousness about stains and ashes & kitchen Phyllis got the full report of you may believe as far as the subject of it went but I (in my wickedness) did so enjoy the particular *tone* of that mood, like a ring-a-ring-o' roses of boy-girls & girl-boys just emerged, The Three Hours Service, that I was not made grave as she was by the actual significance of the words.

Do you know—my dear—I never realised though of course I ought to have the wit to—that Lulu *has a beard* these days—O I do wish I could see that beard and his face above it once again!—and it is so hard for me when I read his letters—so especially full of spirit—to realize his weakness; & how terribly slow this curst temperature is, really to get normal again—

Yes I believe you are right. I believe Philippa has come back from Africa with a much more formidable *intellect*. I have divined this too—& have rejoiced proudly in it—for this, I know—that so many of Philippa's peculiarities are mine also; only I conceal them with the glittering coils of my familiar spirit, the ancient Serpent.

I wonder when Willy & E. are really coming here—P & I are very excited over their visit and I find myself so often telling myself little stories of where I'll take W. in my walks & how proud of him I shall be with all our farming neighbours!—Do you know, my dear, that after not having my hair cut for a year—and it was (I swear) less grey than Lulu or Bertie, not to speak of Theodore or old Littleton—now that I had it cut short & it's growing again—it's growing now *very* grey—almost whitish or silvery grey!

Think of that ! I say to myself: "while the locks are not yet *quite white*, Sink, O John, in thy soul! Rally the good in the depths of thyself!"[2]

I have just finished the proofs of Weymouth Sands—but when or *where* it'll

[1] Puck: name of a fancied or mischievous or tricksy goblin or sprite. Hence Puckish, impish. JCP was also certainly thinking of Shakespeare's Puck.

[2] From Matthew Arnold, 'The Youth of Man': "Sink, O youth, in thy soul! / Yearn to the greatness of Nature; / Rally the good in the depths of thyself!"

Lettre de John Cowper à Alyse Gregory

Hillsdale, New York
Veille de Noël 1933

Alyse chérie,

Quelle lettre délicieuse tu *as* écrit à Phyllis!
Oh oui! Et j'ai ressenti une telle vague d'affection amoureuse pour toi et me suis rappelé si clairement toutes les fois où je t'ai vue—comme ceci—& comme cela—& encore comme ça—Si Lulu dit que Phyllis est la seule des petites amies de John à qui il n'a pas fait l'amour je peux bien répondre que tu es la seule parmi ses petites amies que j'aimerais séduire!

Mais c'est parce que sans aucun doute, même si tu as une peau douce et de belles boucles chatoyantes, tu as aussi un espiègle caractère rebelle & insaisissable, une intermittente, ici-puis-*ailleurs* malice androgyne de risée sur une rivière, dans l'air, dans les clairières des prochaines vallées, par delà les collines & au loin, qui, singulière provocation, te fait perdre ta féminité, pourtant pas *tout à fait* – – – un pays frontalier et une ambiguité indécise, les tremblants et vacillants contours de la mortelle Psyché en toi, que je trouve étrangement excitant. La franche rébellion qui s'est donnée libre cours à propos de salissures, de cendres & de cuisine, Phyllis en a eu le compte-rendu complet pour ce qui est des faits, tu peux me croire, mais moi (dans ma malice) j'ai tant apprécié la *qualité* particulière de ton humeur, comme une ronde endiablée de garçons-filles & de filles-garçons surgissant d'un Service de Trois Heures [à l'église], que le sens propre des mots ne m'a pas chagriné autant qu'elle.

Sais-tu—ma chère Alyse—je ne m'étais jamais rendu compte même si bien sûr j'aurais dû—que Lulu *a* depuis peu *une barbe*. Oh, comme je voudrais pouvoir à nouveau voir cette barbe et son visage au-dessus!—et c'est si douloureux pour moi quand je lis ses lettres—tellement pleines de vie—de me rendre compte de sa faiblesse; & cette maudite température tellement lente à revenir à la normale—

Oui je crois que tu as raison. Je crois que Philippa est revenue d'Afrique avec un *intellect* bien plus puissant. Moi aussi j'ai deviné cela—& m'en suis réjoui avec fierté—car s'il y a une chose que je sais—c'est que bien des particularités de Philippa sont aussi les miennes; mais moi je les cache dans les anneaux luisants de mon esprit familier, le Vénérable Serpent.

Je me demande quand Willy et E. vont vraiment arriver—P et moi sommes tout excités à ce sujet et je me surprend bien souvent à me raconter de petites histoires à propos des endroits où j'emmenerai W. dans mes promenades & combien je serai fier de lui devant nos voisins fermiers!—Sais-tu, chère Alyse, que je ne me suis pas fait couper les cheveux pendant un an—et ils étaient (je te le jure) moins gris que ceux de Lulu ou Bertie, sans parler de Theodore ou du vieux Littleton—maintenant que je les ai fait couper ras et qu'ils repoussent—ils poussent maintenant *très* gris—presque blancs ou gris argent!

Tu imagines! Je me dis: "pendant que les mèches ne sont pas encore *tout à fait blanches*, Réfugie-toi, oh John, dans ton âme! Rallie ce qui est bon dans les profondeurs de ton être!"

Je viens d'achever les épreuves de Weymouth Sands—mais quand et *où* mon livre sortira d'abord... je n'en ai encore aucune idée.

Alyse ma chérie, tu plaisantais en disant [à Llewelyn] "si tu penses que John

first come out... I have as yet no idea.

Alyse my sweet, but you were fooling when you said "if you think John wd not like what I say about his Autobiography etc etc"? *Weren't* you?

Surely you know that nothing of that sort ever ever ever gave me anything but amusement and, indeed, pleasure?

I do vary in my inspirations about you so—those inspired penetrations into the weak places of the soul that you want me to indulge in in my book!—and now I am puzzled at your not knowing by instinct how nothing *you* could possibly say in criticism or even in scolding to me, could *possibly* hurt my feelings or make me feel angry and deeply malicious (& even I fear vindictive) as I have so often felt with women.

Why not?—Well—now—*that* is where the puzzle comes! Not because I am *physically* (and have always been) friendly towards you & drawn to you—for I certainly have been physically drawn (in my time) to Frances – and she has hurt me to the depths ere now. Is it because you have—*always* and without one single lapse—flattered constantly my intellectual pride—which is the point where, I sometimes suspect, the masculine animal is most vulnerable!—

No I cannot *quite* think it's that, because I have always had a tendency to *counter that* by a feeling that you were treating me to a little of my own sacred-secret Attar-of-Roses[3]—in other words *propitiating*!

No—what I think it is Alyse is very simple. I think you are rare among human beings in a power you've got of *very strongly wishing a person well*—wishing good to them, and happiness to them, and more intelligence (*not less!* As I do sometimes) to them!

And I believe people—such antennae of divination have even the simplest!—catch quick and soon this aura of deep well-wishing & at a leap, or at a stone's sinking, feel a wonderful safety & security with you—so that when anyone has *once got that feeling* they'll let you say anything—for they feel that *all* you say reaches them in this little golden cloud of deep well-wishing. People don't care much what is said—it's the undercurrents—physical (attraction or repulsion) nervous & mental (sympathy or the reverse)—that they want! They want that "little golden-cloud" to sail their way!

Why its still a question for this very Xmas Eve—under that Star "in the days of Herod the King"—whatever those rustic-astonishing Wings and Voices in the Welkin—didn't say "Peace on earth—*to People of Good-Will!*"—Whether that Jokanaan[4] (so troubling the heart of Salome) was one of these I am almost inclined to doubt: but that there *were* such then I doubt not.

Yes I can clearly see how this terrible illness of Lulu's has hit your writing. Under normal conditions you two live very closely—so amazingly quickly can you get through all those domestic difficulties—as if you were two writers, both men, living together—like Beaumont & Fletcher, only writing apart—but now with Lulu absolutely hors de combat all those thousand & one things he helps you in—have to be done really alone—I hope you jot down notes in pencil... *just single words* all the time—that will do to enlarge on—when occasion serves?

Of course I know very well that your mind *does*—whatever you say!—play over a thousand matters as you go here & there with ashes sticks water—*and*

[3] Attar of Roses: the essential oil extracted from the petals of various types of rose.

[4] In Oscar Wilde's one-act play *Salome*, published in French (1893) and in English (1894) with Beardsley's illustrations, John the Baptist appears as Jokanaan.

n'aimera pas ce que je dis au sujet de son Autobiographie etc etc"? *N'est-ce pas*?

Tu sais bien que rien de la sorte ne m'a jamais jamais jamais donné autre chose que de l'amusement et même du plaisir?

Mes idées à ton sujet varient beaucoup—ces coups de sonde inspirés aux endroits vulnérables de l'âme auxquels tu voudrais que je me laisse aller dans mon livre!—et maintenant je suis perplexe que tu ne saches pas d'instinct qu'aucune critique, même aucun reproche venant de *toi* ne pourrait *en aucune façon* me blesser ou me mettre en colère et me rendre très méchant (& même vindicatif j'en ai peur) comme cela a été si souvent le cas avec les femmes.

Pourquoi pas?—Eh bien—*c'est* là qu'est le mystère! Ce n'est pas parce que je suis *physiquement* (et ai toujours été) plein d'amitié pour toi et attiré par toi—car j'ai bien été physiquement attiré (en mon temps) par Frances—et elle m'a déjà blessée au plus profond. Est-ce parce que tu as—*toujours* et sans une seule exception—constamment flatté mon orgueil intellectuel—là où j'ai bien souvent l'impression que l'animal masculin est le plus vulnérable!—

Non je *n'arrive pas* à me convaincre que c'est cela, parce que j'ai toujours eu tendance à *opposer* à cela l'impression que tu m'appliquais un peu de ma propre sacrée-secrète Essence-de-Roses—en d'autres termes que tu me *flattais*?

Non—Alyse ce que je pense est fort simple. Je pense que tu as ce pouvoir si rare parmi les êtres humains de *très fortement souhaiter aux gens que tout ira bien*—de leur souhaiter le bien, le bonheur, et plus d'intelligence (*pas moins*! comme je le fais parfois)!

Et je crois que les gens—même les gens les plus simples ont de telles antennes pour le deviner—captent vite et tôt cette aura de profonds souhaits bénéfiques & d'un bond, ou comme une pierre qui coule, ressentent une sécurité & une confiance merveilleuses avec toi—ainsi *une fois cette sensation ressentie*, ils te laisseront dire n'importe quoi—car ils sentent que *tout* ce que tu dis leur arrive dans ce petit nuage doré de profonds souhaits bénéfiques. Les gens n'ont cure de ce qui est dit—ce sont les courants sous-jacents—physiques (attraction ou répulsion) nerveux et mentaux—(la sympathie ou le contraire) qu'ils veulent! Ils veulent que ce "petit nuage doré" vogue de leur côté!

Pourquoi c'est toujours une question en cette Veille de Noël—sous cette Etoile "du temps du Roi Hérode"—ces Ailes et Voix rustiques surprenantes dans le Firmament—ne disaient pas "Paix sur terre—*aux Hommes de Bonne Volonté!*"—J'en arrive presque à douter que ce Jokanaan[1] (qui troublait tant le cœur de Salomé) fut l'un d'entre eux: mais qu'il en ait existé, je n'en doute point.

Oui, je vois bien comme cette terrible maladie de Lulu a affecté ton travail. Dans des conditions normales vous vivez tous deux très proches—vous venez à bout si extraordinairement vite de ces tâches domestiques—comme si vous étiez deux écrivains, deux hommes, vivant ensemble—comme Beaumont & Fletcher, mais écrivant chacun de votre côté—mais maintenant avec Lulu absolument hors de combat[2] ces milliers de choses pour lesquelles il t'aidait—tu es obligée de les faire toute seule—j'espère que tu prends des notes au crayon... *juste des mots isolés* sans cesse—qui pourront être étoffés—quand l'occasion se présentera?

Bien sûr je sais très bien que ton esprit—quoique tu en dises—revient sur des milliers de sujets tandis que tu vas ici et là avec cendres bûches eau—*et ainsi*

[1] Dans la pièce *Salomé* d'Oscar Wilde, publiée en français (1893) et en anglais (1894 illustrations de Beardsley), saint Jean Baptiste apparaît sous le nom de Jokanaan.

[2] En français dans le texte.

what not, as Mr Kessler[5] always used to end his lists... but many thoughts come and go so fast like the shadows of birds on snow or the cracking of ice following a swift skater that if you don't make a shorthand dot in your book—your house shelves ought to [be] full of your note books with pencils—*damn!—all gone!* Like this—for instance.

N.B. I note a s*ly intg* [interesting in shorthand] & very curious resemblance between *John* and *Katie*. Their prejudices are identical—and for some reason (for what Reason?—*N.B.* Ask Ll what he thinks—) they both feel complete confidence in me—And yet I see their limitations so clear—*and they know* I do! N.B. write a page on what creates "confidence between people"– How much of this can be—

I think, (this is John not Alyse, speaking again now!—) That it is not *what* a person thinks of us but *how* a person thinks of us that satisfies or soothes or hurts, & excites malice… Lola[6] for instance thinks nothing of my intellectual gifts—oh! *nothing* of them!—yet when she scolds and criticizes me I don't mind! Frances on the other hand thinks highly, even fantastically, of my intellectual gifts—and yet the least approach to a *quite just* criticism or deserved [inserted] scolding from her sets a hound of fury—a bottomless Trent Pond[7]—of blind erotic fury *boiling* within me! You, my dear, unlike Lola *do* value high my intellectual gifts and by God! know what they are, & in what they reside, *as few do*—and you are penetrating & detached—(& No! you *don't*!) [inserted above a word crossed out] intellectually free and yet *however* penetrating you are it doesn't hurt—*why is that*? Because—for we are all sorcerers & sorceresses—we are all demiurges—all, I say *all* actively creating out of our own mind-stuff—engines of peace or destruction (by inches) to others—because just as you do with Katie—you project such a powerful magnetic current of good-will—"the little golden cloud"—that under that aegis we don't mind how your intellect works or *what it discovers*—What I *cannot* tell is—how far in *my case some* of these "little clouds" may be Soap-Bubbles from the great Mambrino's Helmet[8] of my own little Barber-College basin! [in margin of another page] But even if a few of 'em are—the rest, the bulk, I *know* are not… for I've tested 'em, with my test-tubes in "Jack's chemistry" in the Loft. Well I must stop—but aye! My darling—I would dearly love to kiss you till you look like you do—like a wild Rose!

[on right margin of a previous page] P. too sends you a snatched—in the entrance to the scullery, caress! The Great Powers be with you always. [on the margin of another page] I am longing to see Lulu's new book[9] with Gertrude's engravings —always yr affectionate *John*.

[On the back of a blank envelope containing the letter] A letter from John to me – *Keep* -

---

[5] Hans Kessler: a New York acquaintance, described by Llewelyn in *The Verdict of Bridlegoose* (pp.49-50) and by JCP in *Autobiography* Colgate Univ. Press, 1967, pp.566-8.

[6] Probably Lola Catesby-Jones, a friend of JCP, whom he had known since 1911.

[7] *Autobiography*, p.88.

[8] Don Quixote thinks that the brazen basin a barber had clapped on his head to protect his hat from the rain was in fact the Moorish king Mambrino's helmet of pure gold which rendered the wearer invulnerable (Chapt. 21 & 25).

[9] *Earth Memories*, with woodcuts by Gertrude Powys, London: The Bodley Head, 1934.

de suite, comme M. Kessler[3] terminait toujours ses listes... mais tant de pensées vont et viennent aussi vite que l'ombre des oiseaux sur la neige ou les craquements de la glace derrière un rapide patineur que si tu ne fais pas une marque en abrégé dans ton carnet—les étagères de votre maison devraient être pleines de carnets annotés—*Crénom*!—*tout a disparu*. Comme ceci, par exemple:

N.B. Je vois une ressemblance *subtile intst* [intéressante en abrégé] & très curieuse entre *John* et *Katie*. Ils ont les mêmes préjugés—et pour quelque raison (quelle Raison?—*NB* demander à Ll ce qu'il en pense—) tous deux ont une entière confiance en moi—Et pourtant je vois leurs limites si clairement—*et ils le savent!* NB. écrire une page sur ce qui crée "la confiance entre les gens"—Dans quelle mesure peut-on—

Je pense, (ici c'est John qui parle de nouveau, pas Alyse!—) Ce n'est pas *ce qu*'une personne pense de nous mais *comment* elle pense à nous qui satisfait et console ou blesse, & provoque la méchanceté... Ainsi Lola[4] n'a aucune estime pour mes dons intellectuels—vraiment *aucune!*—et pourtant quand elle me houspille et me critique, c'est égal! Frances a elle la plus haute estime pour mon intellect, c'est même fantastique—et pourtant la moindre amorce de critique *parfaitement juste* venant d'elle ou de reproche mérité [mot rajouté] me lâche le chien de meute de la fureur—étang de Trent[5] sans fond—une fureur aveugle érotique *bouillant* en moi! Toi, chère Alyse, contrairement à Lola, tu *as* une haute estime pour mes dons intellectuels et par Dieu! tu sais ce qu'ils sont, & où ils résident, *comme peu le savent*—tu es perspicace & détachée—(& Non! tu *ne...*) [mots insérés au-dessus d'un mot barré] intellectuellement libre et pourtant ta pénétration *quelle qu'elle soit* ne blesse pas—*pourquoi cela*? C'est que—car nous sommes tous sorciers & sorcières—tous démiurges—tous, je dis bien *tous* créant à partir de notre propre esprit-intellect—machines de paix ou de ravage (cm à cm) pour les autres—parce que comme tu le fais avec Katie—tu projettes un si puissant courant magnétique de bonté—"le petit nuage doré"—que sous cette égide il nous est égal comment ton intellect travaille ou *ce qu'il découvre* —Ce que je *ne peux* dire—c'est jusqu'à quel point dans mon cas certains de ces "petits nuages" pourraient être des Bulles de Savon sorties du Casque[6] du grand Mambrin qu'est mon propre petit plat à barbe d'apprenti barbier! [en marge d'un autre feuillet] Mais même si quelques-uns le sont—je sais que le reste ne l'est pas... car je les ai testés avec mes tubes à essai dans "le laboratoire de Jack" au grenier. Bon, il faut que je m'arrête—mais oh! Ma chérie—j'aimerais tant t'embrasser jusqu'à ce que tu ressembles à ce que tu es—une Rose sauvage!

[dans la marge droite d'un autre feuillet] P. aussi t'envoie une caresse—volée à l'entrée de l'arrière- cuisine! Que les Puissances soient avec toi toujours. [dans la marge d'un autre feuillet] J'ai hâte de voir le nouveau livre de Lulu avec les gravures de Gertrude—
Ton toujours affectionné *John*.

[Au dos d'une enveloppe vierge contenant la lettre] Une lettre de John à moi - *Garder* -

---

[3] Cf *Autobiographie*, tr. M. Canaviaggia, Gallimard, 1965, pp.510-12.

[4] Sans doute Lola Catesby-Jones, amie de JCP, qu'il connaissait depuis 1911.

[5] Cf. *Autobiographie*, p.87.

[6] Don Quichotte pense que le plat en bronze qu'un barbier met sur sa tête pour protéger son chapeau de la pluie est le casque en or du roi maure Mambrin, qui rendait invulnérable.

In his diary, September 16, 1930, JCP had written
“Alyse looks perfectly charming, winsome, sweet, lovely, delicate, dainty and most attractive in a blue dress: so slender and so dainty.”

December 5, 1930:
“I have never seen—nor has the T.T. ever seen—such a classic instance of the arrow of Eros—sticking in his throat as he goes like a wounded Centaur or a wounded lion or an injured and outraged child of the gods—or just like Lulu *not having what LULU wants*! Such a pitiful trouble comes into his eyes. O such a pitiful trouble. As for myself I am on Alyse’s side but that is because I am for some mysterious and to me quite inexplicable reason, queerly prejudiced against this gentle, passive, dreamy, mediaeval, lovely, incalculable young girl [Gamel Woolsey]. I can’t understand it quite—but there it is—I am on Alyse’s side.”

°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°

La Russie de John Cowper Powys (2ème partie)

UN EMINENT spécialiste de Dostoïevski, Jacques Catteau, écrit que “pour lire ses romans, il faut une âme forte, qui ne redoute ni la démesure, ni la complexité, ni la folie de l’idée, ni la surabondance des personnages, ni l’architecture en labyrinthes répétitifs de leur composition, ni l’amalgame explosif du sublime et du grotesque.”[1] Powys était bien le candidat idéal pour prendre toute la mesure de l’auteur des *Démons*.

Dans *Autobiographie*[2] il donna un savoureux compte-rendu de l’incident qui eut lieu à Youngstown, Ohio, durant sa conférence sur Dostoïevski. Il se mit à expliquer à l’auditoire le sujet de *L’Esprit Souterrain*[3], dans lequel “un jeune homme y change par sa terrible éloquence le cœur d’une prostituée”, la jeune Lisa. “Dans aucun de ses courts récits, Dostoïevski ne sonde aussi tragiquement la perversité qui gît au fond de nos cœurs tourmentés.” Son auditoire “composé d’actifs employeurs de la main-d’œuvre étrangère et leurs épouses dures à la besogne” fut terriblement choqué et la dame qui avait organisé sa venue, indignée, “fondit en larmes”... Il va sans dire que Powys fut ravi d’avoir provoqué ce “vacarme de tous les diables” dans l’Amérique puritaine des années 1920, mais il ne fut jamais plus invité à se produire à Youngstown.

C’est à son ami Bernard O’Neill[4] qu’il dut la découverte de Dostoïevski. “Je n’avais pas lu une ligne de Dostoïevski en ce temps-là [à Burpham]; s’il en eût été autrement, je suis sûr qu’elle [une prostituée] m’aurait tout de suite rappelé Sonya.”[5] Le premier roman de Dostoëvski qu’il lut, pendant sa traversée de

---

[1] Jacques Catteau, ‘Fiodor Dostoïevski’, Chapt. XVI, *Histoire de la littérature russe*, XIXè siècle, Fayard, 2005, p.957.

[2] *Autobiographie*, Gallimard, 1965, tr. M. Canavaggia, p.473.

[3] Nom que portait cette œuvre lorsque Powys la lut dans sa toute première traduction, aujourd’hui surtout connue comme *Carnets du Sous-Sol*. Cf. p.40 ci-dessous, ‘A propos de *L’Esprit Souterrain*’.

[4] *Autobiographie*, p.247. Cependant, il écrivit à sa sœur Katie en 1961: “N’est-il pas étrange de penser que ce fut M. Phelips, le chatelain de Montacute House qui m’a le premier appris à admirer les Romans de mon écrivain favori, *Dostoyevsky*.” (Cf. Lettre à Katie, 25 juin 1961, *Powys to Sea Eagle*, ed. A. Head, Cecil Woolf, London, 1996, p.320.)

[5] Ibid., p.345. Sonya, personnage de *Crime et Châtiment*.

Dans son journal, à la date du 16 septembre 1930, JCP a écrit:
“Dans sa robe bleue, Alyse est parfaitement charmante, gracieuse, mignonne, jolie, délicate, et tout à fait attrayante; tellement mince et délicate.”

5 décembre 1930:
“Je n’ai jamais vu—et T.T. non plus—un tel exemple classique de la flèche d’Eros—fichée dans sa gorge tandis qu’il erre comme un Centaure blessé ou un lion blessé ou un enfant des dieux offensé et outragé—ou comme Lulu *privé de ce que LULU veut!* Un tel chagrin pitoyable lui vient aux yeux. Oh, un si pitoyable chagrin. Quant à moi je suis du côté d’Alyse mais c’est parce que je suis, pour une raison mystérieuse que je ne m’explique pas, étrangement hostile à cette jeune femme [Gamel Woolsey] douce, passive, rêveuse, médiévale, jolie, insondable. Je ne sais pas bien pourquoi—mais voilà—je suis du côté d’Alyse.”

ooooooooooooooooooo

Russia according to John Cowper Powys (Part II)

AN EMINENT Dostoievsky specialist, Jacques Catteau, wrote that to read his novels, “one need have a sturdy soul, not frightened either by extravagance or by complexity, wild ideas, a host of characters, a repetitive labyrinthine architectural construction, the explosive fusion of the sublime with the grotesque.”[1] Powys was indeed the ideal candidate to take the whole measure of the author of the *Possessed.*

In *Autobiography*[2] he gives a humorous account of the incident which occured one evening at Youngstown, Ohio, during his lecture on Dostoievsky. He started explaining to his audience the gist of *L’Esprit Souterrain*[3] in which “a young man... with terrible eloquence changes the heart of a prostitute”, young Liza. “In no story of equal brevity does Dostoievsky sound so tragically the perversity at the bottom of our troubled hearts”. His audience, consisting in “busy employers of foreign labour and their hard-working wives”, was thoroughly shocked, and the lady responsible for his coming “burst into indignant tears”... It goes without saying that he was quite elated for having created such “a tremendous hullaballoo” in the puritanical America of the 1920s, but was of course never invited to Youngstown again.

He discovered the Russian writer thanks to his friend Bernard O’Neill[4]. Powys wrote: “I had not read a word of Dostoievsky in those days [in Burpham] or I am sure she [a street-girl] would have reminded me of Sonya.”[5] The very first novel by Dostoievsky he read, while crossing the Atlantic with Llewelyn in December 1908, was *Crime and Punishment*[6]. They were both sea-sick, which did

---

[1] Jacques Catteau, ‘Fiodor Dostoïevski’, Chapt. XVI, *Histoire de la littérature russe*, XIXè siècle, Fayard, 2005, p.957.

[2] *Autobiography*, Colgate Univ. Press, 1967, p.526.

[3] Now *Notes from Underground*. See page 41below ‘Concerning *L’Esprit Souterrain*’.

[4] *Autobiography*, p.271. However, in JCP’s last letter to Katie (25 June 1961) in *Powys to Sea Eagle* (London: Cecil Woolf, 1996), he mentions “Mr Phelips... who first taught me to admire the Novels of my favourite of all Novelists, namely *Dostoyevsky*.” (See Susan Rands, ‘The Phelipses and the Powyses: Two Montacute Families’, *The Powys Journal* 2011, p.97).

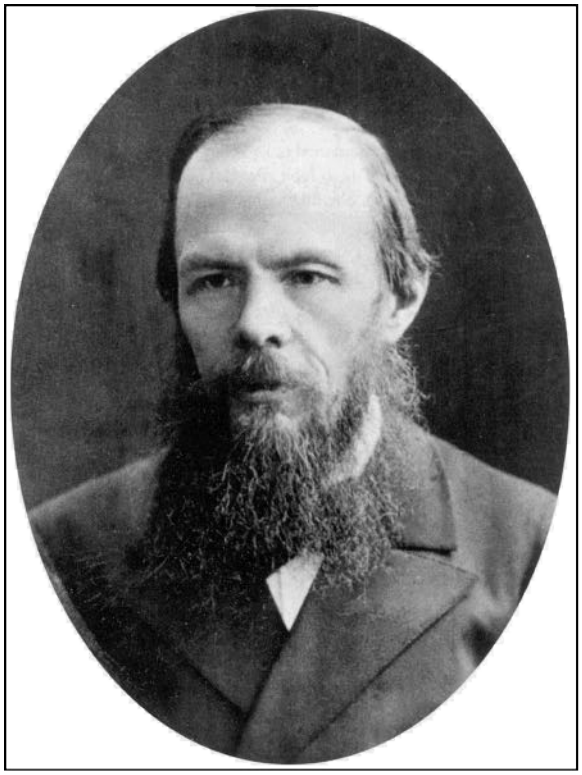
[5] Ibid., p.381. Sonya, one of the characters in *Crime and Punishment.*

[6] Ibid., p.445.

l'Atlantique en compagnie de Llewelyn en décembre 1908, fut *Crime et Châtiment*[6]. Tous deux souffraient du mal de mer, ce qui n'empêcha pas John Cowper du haut de sa couchette de lui crier que "Dostoïevski était le plus grand romancier au monde."[7] Llewelyn n'est pas devenu un admirateur de Dostoïevski et ne semble jamais le mentionner même s'il lut *L'Idiot* en 1913[8].

Parlant de cette découverte de *Crime et Châtiment* sur le bateau, JCP écrit:

> Sous le titre, l'éditeur avait ajouté deux mots évocateurs: "roman réaliste", sans doute pour faire entendre au lecteur qu'il s'agissait d'un livre sortant de l'ordinaire. Mais ce ne fut pas à son "réalisme" que *je reconnus mon maître* à l'instant où je pénétrai dans cette œuvre; ce fut à un élément diamétralement opposé au réalisme: au pressentiment bouleversant que l'on n'a pas besoin de sortir de l'âme humaine pour trouver Dieu et le Diable.[9]



Dostoïevski en 1879
from Wikimedia Commons

Il devint ainsi son "disciple passionné". Pendant longtemps son admiration alla tout particulièrement aux *Démons* et aux *Frères Karamazov*. Il n'admirait pas tous les romans de Dostoïevski et avoua par exemple à Katie avoir essayé de lire *Le Joueur* et *L'Eternel Mari*[10], sans succès. Pour lui, seules les grandes œuvres de Dostoïevski "approchent... de l'héroïque grandeur accessible à un être humain réel".[11]

> Non seulement cet homme extra-ordinaire exécute avec passion, dans les abîmes creusés par la névrose dans le cœur humain, des sondages qui vont infiniment plus loin que ceux des plus habiles psychiatres actuels, mais en tant qu'artiste son imagination me semble le mettre au-dessus de tous.[12]

Dès que JCP eut commencé à le lire, il déclara que Dostoïevski "avait le pouvoir de rendre tous les autres écrivains ennuyeux en comparaison; ennuyeux—ou artistiques et rhétoriques".[13] De fait son adulation de Dostoïevski était telle qu'il allait écrire trois essais et un livre sur lui, ainsi qu'une adaptation théâtrale de *L'Idiot*.

Le premier essai parut dans *Visions and Revisions* en 1915 et s'ouvre avec la description du choc qu'il ressentit à sa première lecture. Il décrit la violence de l'impact, une violente collision, "un coup de poing sur la figure", une agression

---

[6] *Autobiographie,* p.402.
[7] *Dostoïevski,* Bartillat, 2000, tr. Guillaume Villeneuve, p.31.
[8] *Letters to His Brother Llewelyn*, I, Village Press, 1975, ed. M. Elwin, p.129.
[9] *Autobiographie,* p.402.
[10] Lettre du 21 novembre 1938, *Letters to Sea-Eagle.*
[11] *Autobiographie,* p.365.
[12] Ibid., p.471.
[13] *Visions and Revisions,* G. Arnold Shaw, 1915, p.253. Non traduit.

not prevent John Cowper from his bunk crying out to him "Dostoievsky was the greatest novelist in the world"[7]. Llewelyn was never converted to the cult of Dostoievsky and never seems to allude to him, even if he read *The Idiot* in 1913[8].

Reminiscing about his discovery of *Crime and Punishment* on the boat, JCP wrote:

> Under the title of the book the publisher had added the descriptive words, "a realistic novel", presumably to give the reader an idea of something out of the ordinary. But it was not for its "realism" that *I knew my Master* the moment I got into this work. It was for the extreme opposite of "realism". It was for the overpowering intimation that you do not have to go outside the mind in order to find God and the Devil.[9]

And thus he became Dostoievsky's "passionate disciple". For a long time his admiration went above all to *The Possessed* and *The Brothers Karamazov*. He did not admire all of Dostoievsky's books and admitted for instance to Katie that he never took to *The Gambler* or to *The Eternal Husband*[10]. For him, only Dostoievsky's greatest books "resembled... the heroic grandeur possible to a real human person."[11]

> ... This extraordinary man's passionate sounding of all the neurotic abysses of the human heart not only goes infinitely deeper than that of the cleverest psychiatrists of our day, but as an imaginative artist he seems to me to surpass all the rest.[12]

As soon as he started reading Dostoievsky, he declared that "he certainly had the power of making all other novelists seem dull in comparison; dull—or artistic and rhetorical."[13] In fact he worshipped Dostoievsky to the point of writing three essays and a book on him as well as a play based on *The Idiot*.

The first essay appeared in *Visions and Revisions* in 1915 and opens with the description of the shock he himself sustained at his first reading. He describes the violence of the impact, a violent collision, "a hit in the face", a physical assault accompanied by a kind of spiritual rape, a humiliation, the brutal uncovering of what everyone endeavours to conceal, "ostrich heads in the sand":

> ... he alone understands *the depravity of the spirit*, as well as of the flesh, and the amazing wantonness, whereby the human will does not always seek its own realization and well-being, but quite as often its own laceration and destruction.[14]

After the initial shock created in John Cowper's mind, along with fear—the fear of the sudden unmasking of we human beings—he experienced "a curious nervous relief"[15]. Then an overwhelming revelation comes to him: in Dostoievsky's world, a great many of his characters, "perverts and abnormalists", are in fact "mediums of spiritual insight."[16] We have here a key to some of the characters in his own novels, Owen Evans, Uryen Quirm or Mad Huw. Some of

---

[7] *Dostoievsky*, John Lane, The Bodley Head, 1946-Village Press, 1974, p.19.
[8] *Letters to His Brother Llewelyn*, I, Village Press, 1975, ed. M. Elwin, p.129.
[9] *Autobiography*, pp.445-6.
[10] 21 November 1938, *Letters to Sea-Eagle*.
[11] *Autobiography*, p.404.
[12] Ibid., pp.524-5.
[13] *Visions and Revisions*, G. Arnold Shaw, 1915, p.253.
[14] Ibid., p.243.
[15] Ibid., p.245.
[16] Ibid., p.250.

physique accompagnée d'une sorte de viol spirituel, le dévoilement brutal de ce que chacun s'efforce de cacher, "têtes d'autruche dans le sable":

> ... lui seul comprend *la dépravité de l'esprit*, comme de la chair, et l'extraordinaire immoralité, par laquelle la volonté humaine ne cherche pas toujours son propre accomplissement et son bien-être, mais tout autant sa propre lacération et sa destruction.[14]

Après le choc initial ainsi créé dans l'esprit de John Cowper, accompagné de la peur—celle d'être soudain démasqué—il ressentit "un soulagement curieux de ses nerfs". Puis une révélation inouïe le traverse: dans le monde de Dostoïevski un grand nombre de ses personnages, "pervers et anormaux", sont en fait des "médiums de clairvoyance spirituelle".[15] Il semble que ce soit là une clef essentielle pour certains des personnages que JCP allait créer plus tard, comme Owen Evans, Uryen Quirm ou Mad Huw. Certains de ses personnages féminins semblent aussi venir de Dostoïevski. Peg Grimstone, par exemple, dans *Les sables de la mer* échappe de peu au sort qui en aurait fait une lointaine descendante de quelque Sonya. Il est possible de voir dans cette fascination pour l'anormal qui incluerait "la clairvoyance spirituelle" un reflet de ses propres caractéristiques. David Gervais remarque avec justesse que "la création d'un personnage vivant dans une pénombre à demi visible comme pour Wolf est tout à fait dostoievskienne."[16]

> ... des fous, des idiots, des ivrognes, des phtisiques, des dégénérés, des visionnaires, des réactionnaires, des anarchistes, des nymphomanes, des criminels et des saints [qui] se bousculent dans une sorte de "Danse Macabre", il n'en est aucun qui n'ait eu son moment d'extase.[17]

Cette liste que Powys dresse dans *Visions and Revisions* des gens décrits par Dostoïevski fait immédiatement penser à ceux qui apparaîtront un jour dans ses propres romans. L'attention de Powys est également attirée par l'insistance avec laquelle Dostoïevski donne à certains de ses personnages la manie de "se ridiculiser", entre autres dans 'L'Esprit Souterrain'[18] qui l'a tant marqué. C'est une autre profonde ressemblance entre eux. Et il ne cède qu'une fois à la tentation d'évoquer "l'âme russe". Au contraire, il insiste sur le fait que le monde tel que l'écrivain russe le révèle est "le monde de la perversité humaine ordinaire" et qu'à travers son œuvre, Dostoïevski a pour but de faire revivre la religion du Christ. En vérité, il voit en lui "le fondateur d'une nouvelle religion", d'un christianisme tout à fait différente de celle à laquelle nous sommes accoutumés", une religion de compassion.

> L'association entre le christianisme et une certaine énergie imposante, morale, sûre de soi, comme nous en sentons la présence en Angleterre et en Amérique, pourrait avoir pour conséquence de nous rendre plus malaisé le sens qu'il lui donne. C'est d'ailleurs ce genre de chose qui fait que nous avons du mal à comprendre la Russie et la religion russe.[19]

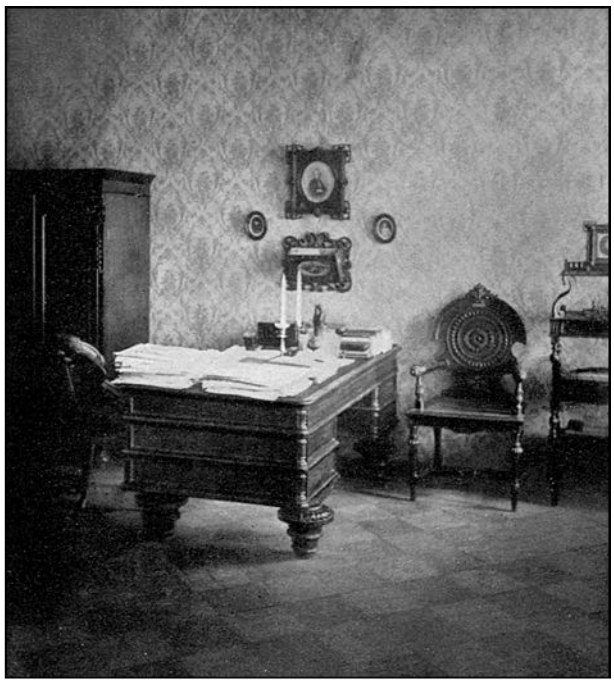
Dans *One Hundred Best Books* (1922) sa brève analyse se réfère seulement aux quatre romans principaux et son argument principal porte sur le fait que "si comme philosophe Dostoïevski anticipe Nietzsche dans sa vision, dans ses

[14] *Visions and Revisions,* p.243.
[15] Ibid., p.250.
[16] David Gervais, 'J.C. Powys's Dostoievsky', *The Powys Journal* XV 2005, p.39.
[17] *Visions and Revisions,* p.249.
[18] Voir 'A propos de *L'Esprit Souterrain*', p.40 ci-dessous.
[19] *Visions and Revisions,* p.247.

his female characters also seem to derive from Dostoievsky. Peg Frampton in *Weymouth Sands* for instance might have become a distant relative of some Sonya or other. It is possible to see in such a fascination for abnormality bringing in its wake "spiritual insight" a reflection on his own idiosyncrasies. David Gervais aptly remarks that the "creation of a character with a half-visible penumbra like Wolf's is clearly Dostoievskian."[17]

> ... madmen, idiots, drunkards, consumptives, degenerates, visionaries, reactionaries, anarchists, nympholepts, criminals and saints jostle one another in a sort of "Danse Macabre", but not one of them but has his moment of ecstasy.[18]

This list in *Visions and Revisions* describes the sort of people found in Dostoievsky. They will indeed appear one day in Powys's own novels. His attention is also drawn to the insistance with which Dostoievsky gives certain characters the mania "for making fools of themselves", including in the story *L'Esprit Souterrain*[19] which had such a fascination for him. It is another profound resemblance between them. Only once does he refer to the *cliché* of the "Russian soul". On the contrary he shows the universalism of the world revealed by the Russian writer as "the world of ordinary human obliquity" and underlines that through his work Dostoievsky is aiming at bringing back the religion of Christ. Indeed he sees in him "the founder of a new religion"[20], of "a Christianity completely different from what we are accustomed to", a religion of compassion.



Dostoevsky's study in St. Petersburg
from Wikimedia Commons

> The association between Christianity and a certain masterful, moral, self-assertive energy, such as we feel the presence of in England and America, might well tend to make it difficult for us to understand his meaning. It is precisely this sort of thing that makes it difficult for us to understand Russia and the Russian religion.[21]

His brief analysis in *One Hundred Best Books* (1922) is restricted to the four major novels and the main point he makes is that if "as a philosopher he anticipates Nietzsche in the direction of his insight, in his conclusions he is diametrically opposite." And he insists on "the strange Slavophil dream of the regeneration of the world by the power of the Russian soul and the magic of the 'White Christ who comes out of Russia'".[22]

[17] David Gervais, 'J.C. Powys's Dostoievsky', *The Powys Journal* XV 2005, p.39.

[18] *Visions and Revisions*, p.249.

[19] See 'Regarding *L'Esprit Souterrain*', p.41 below.

[20] *Visions and Revisions*, p.258.

[21] Ibid., p.247.

[22] *One Hundred Best Books*, New York: American Library Service, 1922, p.36. Oscar Wilde in *De Profundis* also mentions "that beautiful white Christ... coming out of Russia."

conclusions il était diamétralement à l'opposé." Et il insiste sur "l'étrange rêve slavophile de la régénération du monde grâce au pouvoir de l'âme russe et la magie du 'Christ blanc qui surgit de Russie'".[20]

C'est aussi à cette époque qu'en collaboration avec Reginald Pole[21] il écrivit une adaptation dramatique de *L'Idiot*. Cette pièce fut d'abord donnée au Republic Theatre de New York le 7 avril 1922 et fut plus tard jouée au Little Theatre, toujours à New York, les 9 avril et 16 mai 1922. Powys a dû réduire l'action et ne garda que douze personnages. C'est une remarquable adaptation en quatre actes, qualifiée de "tragédie" par Powys. Comme il le remarque

> un tel roman... doit s'approcher aussi près d'une pièce que le peut un récit. Mais assez curieusement, il nous suffit de penser à n'importe quelle adaptation de Dostoïevski au théâtre pour être impressionné par le nombre de thèmes psychiques, sensuels, atmosphériques et symboliques sacrifiés à la mise en scène.[22].

Dostoïevski révèle donc la vie intérieure de ses personnages par leurs actes et leurs discours, et *L'Idiot* se prête admirablement bien à être joué, dans la pièce les dialogues sonnent juste. Dans *Autobiographie* Powys écrit: "En d'autres termes... je *sais* que par certains mouvements souterrains de mon esprit, je ressemble bien plus à 'l'Idiot' de Dostoïevski qu'à Cagliostro"[23], et en effet il a ressenti une vraie affinité avec le prince Mychkine qu'il sut instinctivement transmuer en un puissant personnage théâtral.

St. Petersburg, *c.*1905
from Wikimedia Commons

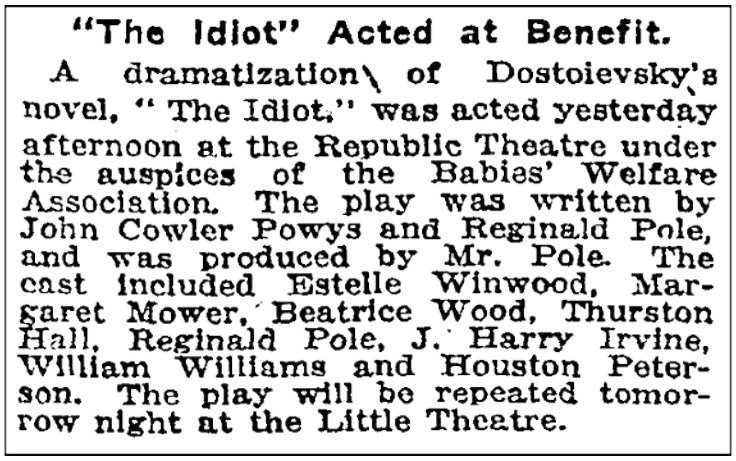
Quelques vingt ans plus tard, il écrivit un autre essai sur l'écrivain russe dans *Les Plaisirs de la Littérature* (1938). Comparé à certains des autres essais, 'Dante', 'Nietzsche' ou surtout 'Saint Paul', l'essai qu'il consacra à Dostoïevski est assez court. Cet essai débute avec la constatation que dans les romans du Russe, les gens semblent ne jamais travailler, une situation que certains de ses propres protagonistes partageront. Leurs circonstances matérielles sont ce qu'elles sont.

[20] *One Hundred Best Books*, New York: American Library Service, 1922, p.36. Oscar Wilde dans *De Profundis* mentionne aussi "ce beau Christ blanc... venant de Russie."

[21] Acteur et directeur de théâtre anglais, ayant fondé la Marlowe Dramatic Society à Cambridge. Il tint le rôle du Prince Mychkine dans *L'Idiot* .

[22] *Dostoïevski,* p.35.

[23] *Autobiographie*, p.306. Cagliostro, célèbre occultiste du 18ème siècle.



"The Idiot" Acted at Benefit.

A dramatization of Dostoievsky's novel, "The Idiot," was acted yesterday afternoon at the Republic Theatre under the auspices of the Babies' Welfare Association. The play was written by John Cowler Powys and Reginald Pole, and was produced by Mr. Pole. The cast included Estelle Winwood, Margaret Mower, Beatrice Wood, Thurston Hall, Reginald Pole, J. Harry Irvine, William Williams and Houston Peterson. The play will be repeated tomorrow night at the Little Theatre.

Published in the *New York Times*, 8 April 1922

1922 was also the time when he wrote, in collaboration with Reginald Pole, a dramatised adaptation of *The Idiot*[23] which was first staged at the Republic Theatre in New York on 7 April the same year, and was later performed at the Little Theatre, New York, 9 April and 16 May. Powys had to reduce the action and only retained twelve of the characters. It is an outstanding adaptation in four acts which Powys renamed "a tragedy". He aptly remarks that a Dostoievskian

> ... novel would... sacrifice every other emotional and imaginative effect to the dramatic. It would, in fine, approximate as closely as narrative in its inherent nature can, to a play.But curiously enough we have only to recall any adaptation of Dostoievsky to the stage to be impressed by the number of psychic, sensuous, atmospheric, symbolic appeals that have been sacrificed in this dramatisation.[24]

Dostoievsky reveals the inner life of his characters by their acts and speeches, so *The Idiot* comes out extraordinarily well as a play and the dialogues ring true from the beginning. In *Autobiography* he wrote "In plain words... I *know* that in certain subterranean motions of my spirit I am much more like the 'Idiot' of Dostoievsky than I am like Cagliostro"[25] and indeed Powys felt deep affinities with Myshkin to whom he instinctively gave a powerful theatrical *persona*.

More than twenty years later he wrote another essay on the Russian writer in *The Pleasures of Literature* (1938). Compared to some of the other essays, 'Dante', 'Nietzsche' or, above all, 'Paul of Tarsus', the essay he devoted to Dostoievsky is fairly short. His essay opens with the statement that in the Russian writer's novels people never seem to have a proper job. Their material circumstances are as they are. This leaves Dostoievsky free to concentrate on profound psychological states verging on the spiritual, so that religion comes to the fore as the main subject. In his books there is a great spiritual tension which, writes Powys, enables us "to call the whole mass of his writings 'The Fifth Gospel'—the Gospel according to the soul of Russia!" Powys's attention is focused here on the spiritual fight between good and evil in Dostoievsky's novels, not only between characters, but within each character, and he notes:

[23] English actor and director, who had founded the Marlowe Dramatic Society in Cambridge. For health reaons he emigrated to the United States. He produced the play and also played the part of Prince Myshkin.

[24] *Dostoievsky*, p.22.

[25] *Autobiography*, p.339. Cagliostro, a famous 18th century occultist.

Cela laisse Dostoïevski libre de se concentrer sur des états psychologiques profonds et proches du spirituel, faisant ainsi de la religion le sujet principal. Il y a dans ses livres une grande tension spirituelle, qui nous permet “de qualifier toute la masse de ses écrits de ‘Cinquième Evangile’—l’Evangile selon l’âme russe!” Son attention ici se porte sur le combat spirituel entre le bien et le mal dans les romans de Dostoïevski, non seulement entre les personnages, mais à l’intérieur de chacun, et “ces deux cannaux souterrains, thaumaturgiques l’un et l’autre, sont reliés à des réservoirs insondables de pouvoir magique, étrangement voisins l’un de l’autre!”[24] Dans *Wood and Stone* Powys s’était beaucoup inspiré du thème nietzschéen du pariah. Mais par la suite son admiration pour l’auteur de *Zarathrusta* s’était quelque peu amoindrie et la comparaison faite ici entre les deux hommes montre que la préférence de Powys va désormais à l’écrivain qui ose affronter le phénomène du christianisme et ses conséquences spirituelles.

> Nietzsche... barrant l’esquif foudroyé de sa navigation téméraire devant les bateaux-feux des rivages désolés de l’humanité, passa bien des fois devant la proue du Vaisseau Fantôme de Dostoïevski et baissa avec effroi son pavillon de pirate.[25]

Son essai est le plaidoyer passionné et assuré de quelqu’un qui est totalement familier avec son sujet, qui suit les arguments les plus subtils, les plus pointus de Dostoïevski, et recourt à des métaphores soutenues et superbes.

Quelques années plus tard il allait lui consacrer un livre de quelques deux cents pages. En novembre 1942, il écrivait à Louis Wilkinson:

> Il me faut me mettre à écrire à toute vitesse un ouvrage de 40.000 mots sur Dostoïevski pour un livre broché bon marché publié par Staples & Staples, et je dois le terminer *avant Noël*! J’ai accepté et j’ai déjà obtenu Dix Livres d’avance & *en acompte*—encore que je ne sais jamais exactement ce que cet “acompte” signifie, ou *à qui* cet acompte se réfère???—sous réserve que je ne lise pas un seul livre sur lui.[26]

Powys était à ce moment-là extrêmement pauvre et ne pouvait qu’accepter les conditions des éditeurs. Leur dernière exigence semble bien étrange et n’empêchera d’ailleurs pas JCP de se référer constamment à au moins deux livres: la biographie de E.H. Carr (1931) et le *Dostoevsky* de Gerald Abraham (1936), mais il mentionne aussi D.S. Mirsky et Middleton Murry, tous deux critiques influents mais dont il ne cesse de discuter les interprétations. Le livre, commencé le 10 novembre, comme il le note dans son Journal de 1942, fut terminé à temps mais ne fut en fin de compte publié qu’en 1946.

Dans ses précédents—courts—essais, Powys avait brillamment dénoué les courants et sous-courants complexes de la pensée de l’auteur des *Démons*. Son *Dostoïevski* pourrait, lui, être comparé à une jungle dans laquelle le lecteur doit se frayer un chemin, coupant à travers les lianes et les racines que sont les divers obstacles faits d’allusions savantes à de nombreux écrivains et leurs œuvres. Il nous faut garder à l’esprit que ce livre fut écrit très rapidement, probablement en moins de deux mois pour la plus grande partie, afin de satisfaire les éditeurs. Powys possédait alors fort bien son sujet, et avait accumulé une profonde connaissance de son “auteur favori entre tous”, de telle sorte qu’il écrit sur un

[24] *Les Plaisirs de la Littérature*, L’Age d’Homme, Lausanne, 1995, p.75.

[25] *The Pleasures of Literature*, p.96 [tr. J. Peltier].

[26] *Letters of John Cowper Powys to Louis Wilkinson*, 1935-1956, Macdonald, 1958, p.117. En avril 1944, il avouera à Louis qu’il n’avait plus qu’environ 40 Livres sur son compte en banque...

"... that these two underground channels, both thaumaturgical, both tapping fathomless reservoirs of magical power, come, in those subterranean regions of the spirit, into astonishing proximity!"[26] In *Wood and Stone*, Powys had drawn heavily on the Nietzschean formula of the Pariah. But his admiration for the author of *Zarathrusta* had meanwhile abated, and the comparison he makes between the two men shows Powys' preference for a writer who is not afraid to wrestle with the phenomenon of Christianity and its spiritual consequences.

> Nietzsche... as he steered the lightning-struck barque of his desperate sailing past the flickering light-ships of man's forlorn coasts, crossed more than once the bows of Dostoievsky's Phantom Ship and lowered with awe his pirate flag.[27]

The essay is written with the assured and passionate advocacy of an author thoroughly familiar with his subject, able to follow the subtlest and sharpest of Dostoievsky's arguments, and to resort to sustained and magnificent metaphors.

A few years later, he was to devote a whole book to Dostoievsky. In November 1942, he writes to Louis Wilkinson:

> I have to start off at lightning speed composing 40.000 words on Dostoievsky for a 2/6 paper-bound vol. published by Staples & Staples and to be finished *before Xmas*! This I undertook & have already had Ten Pounds advance & *on account*—tho' I never know exactly what this "on account" means, or *whose* account is referred to???—on the proviso that I shan't read a single book on the subject.[28]

Powys was in no condition to refuse the publishers' terms, for at the time he was extremely poor. In spite of the strange 'proviso' made by the publishers, JCP refers constantly to two books on Dostoievsky: E.H. Carr's biography (1931), and Gerald Abraham's *Dostoevsky* (1936), and he also mentions D.S. Mirsky and Middleton Murry, both influent critics at the time, although Powys most often disaagrees with them. As he stated in his 1942 diary he began the book on 10 November and finished it on time, although it remained unpublished until 1946.

In his previous—short—essays Powys had brilliantly unravelled the complex currents and undercurrents in the mind of the author of *The Possessed*. His *Dostoievsky* however can be compared to a jungle in which the reader has to clear his own path, cutting his way through the roots and lianes of the dense erudite allusions to many writers and their works. We should remember that *Dostoievsky* was written "at lightning speed", in less than two months for most of it, to comply with the publishers' wishes. At the time Powys was perfectly versed in his subject and had acquired a wealth of knowledge on his "favourite of all authors", so that the whole train of his thought is rendered in frantic rhythm, brimming with ideas and references, the arguments delivered swiftly but not always in a logical order. A good knowledge of the novels of Dostoievsky is necessary to reap the benefit of Powys's meanderings. The book demands an effort of concentration which in the end proves worthwhile. A few directions will be suggested here, in the hope of doing the book justice.

Dostoievsky may be defined as a poetico-spiritual biography, but it could also be seen as a manual on the art of writing, for Powys provides an impressive

---

[26] *The Pleasures of Literature*, Cassell and Co, 1938, p.98.

[27] Ibid., p.96.

[28] *Letters of John Cowper Powys to Louis Wilkinson*, 1935-1956, Macdonald, 1958, p.117. In April 1944 he admitted to Louis that he had only 40 pounds left in the bank...

rythme échevelé, dans un foisonnement d'idées et de références, ses arguments donnés rapidement mais pas toujours dans un ordre très logique. Il faut avoir une bonne connaissance des romans de Dostoïevski si l'on veut recueillir le bénéfice de ses savants méandres. La lecture de ce livre exige une grande concentration mais il en vaut la peine. Quelques pistes seront proposées avec l'espoir, ce faisant, de rendre justice à ce livre.

Dostoïevski peut être qualifié de biographie poetico-spirituelle, mais on pourrait également le considérer comme un manuel sur l'art d'écrire, car Powys fournit tout au long de ce livre une analyse impressionnante du métier d'écrivain que possédait Dostoïevski.

> ... si Dickens ne va jamais jusqu'à confondre à ce point la comédie et la tragédie, c'est, j'en suis persuadé, un même type d'humour, quoique beaucoup moins intense et puéril, qui nous excite dans certaines scènes "humaines trop humaines" du monde imaginaire dostoïevskien. Il me paraît certain que c'est la fusion de cet humour dickensien avec des attitudes et des humeurs dignes d'Euripide, sinon d'Eschyle, qui rend certains passages des *Possédés* et de *L'Idiot* aussi intenses et inspirés que si saint Paul s'y consacrait, et pas pour la première fois peut-être, au pur art de la fiction.[27]

Dès l'abord, Powys examine les raisons qui font qu'à ses yeux l'écrivain russe est un suprême réaliste. Parmi les conditions essentielles pour qu'un roman soit réussi, il faut, selon Powys, que nous désirions "ardemment, constamment savoir *ce qui va arriver ensuite*!"[28] L'arrière-plan, les événements, les personnages, tout doit être convaincant. Mais surtout il faut que ce que nous lisons ait trait "à une personne vraie, c'est là que réside le mystère de ce commerce du romancier!"[29] C'est un facteur décisif, et Powys sait, comme peu le savent, qu'il faut "sans doute vingt fois plus de génie pour rendre un personnage bon 'convaincant' qu'un méchant."[30] Comparé à Zola, Tolstoï ou Hardy, Dostoïevski montre "un réalisme *plus réel.*"[31] Dostoïevski avait d'ailleurs écrit en 1881 dans un de ses carnets:

> On dit que je suis un psychologue. C'est une erreur. Je suis simplement un réaliste au sens fort, c'est à dire que je décris l'âme humaine dans toutes ses profondeurs.

Powys attribue à Dostoïevski des caractéristiques particulières: "il s'enfonce plus que les autres dans les âmes des hommes et des femmes ordinaires"[32], "c'est le médium des passions et des émotions de l'homme ordinaire, qu'elles soient réprimées ou exprimées"et il sait que "l'humble individu que nous appelons la personne ordinaire est rarement normal et bien plutôt—tout au fond de sa sensibilité cachée—follement anormal."[33]

> Ainsi, s'agissant de savoir sur quoi je me fonde pour déclarer que Dostoïevski est le plus grand de tous les romanciers, je dois répondre d'abord que je le tiens, en un sens très spécial, pour le *médium psychique*—dans un sens beaucoup plus intime que tout autre auteur

[27] *Dostoïevski,* p.195.
[28] Ibid., p.28.
[29] Ibid., p.29.
[30] Ibid., p.131.
[31] Ibid., p.31.
[32] Ibid., p.26.
[33] Ibid., pp.126-7.

analysis of Dostoievsky's craft as a novelist, closely scrutinised throughout the book:

> ...while although Dickens never dares to carry the fusion of comedy and tragedy quite so far, it is, I am pretty sure, a parallel type of humour, though far more intense and far less childlike, that thrills us in certain "human-too-human" scenes in Dostoievsky's imaginary world. I am convinced that it is the fusion of the Dickensian humour with gestures and moods worthy of Euripides, if not of Aechylus, that makes certain scenes in *The Possessed* and *The Idiot* as intense and inspired as if in them St. Paul himself were experimenting, and not perhaps for the first time, in the pure art of fiction.[29]

In the very first pages Powys examines the reasons which in his eyes make the Russian writer a supreme realist. Among the essentials for a good novel, Powys writes that we should want "to know *what happens next*!"[30] Background, events, characters, must all be convincing. But above all, we must also read about "a real person—and *there* lies the mystery of the novelist's trade!"[31] It is a decisive factor, and Powys knows, as few know, that "the value of evil as an exciting element in fiction is far greater than the value of good. It certainly takes twenty times more genius to make a good character 'convincing' than a wicked one."[32] When compared to Zola, Tolstoy or Hardy, Dostoievsky shows "*more real* realism"[33]. And in actual fact the Russian writer had noted in his 1881 diary:

> They call me a psychologist: it is not true. I am merely a realist in the higher sense of the word, that is, I depict all the depths of the human soul.

Powys credits Dostoievsky with some distinctive characteristics: he "goes deeper than others into the souls of ordinary men and women"[34], he is "a medium for the common man's passions and emotions, whether suppressed or expressed" and knows that "the humble individual we call *the ordinary person* is hardly ever a normal person and generally—deep in his hidden nerves—an insanely abnormal one."[35]

> Thus, in regard to the question upon what I base my claim that Dostoievsky is the greatest of all novelists, I must commence by declaring that I regard him as in a very special sense *a psychic medium*—much more intimately so than any other Russian writer—for the articulation of those magnetic motions in the common human soul which it is the prerogative of the Russian temperament beyond all others to express for the benefit of the whole world.[36]

For Powys the concept of love, "the romantic fallacy", as he calls it, "tends to be confined to the Nordic, Anglo-Celtic, and Germanic peoples"[37] and Dostoievsky has replaced it with *pity* and *humility*[38]. These two qualities may be

---

[29] *Dostoievsky*, p.173.
[30] Ibid., p.16.
[31] Ibid., p.17.
[32] Ibid., p.111.
[33] Ibid., p.19.
[34] Ibid., p.14.
[35] Ibid., p.106.
[36] Ibid., p.13.
[37] Ibid., pp.46-7.
[38] Ibid., p.53.

> russe—de l'articulation des mouvements magnétiques de l'âme humaine ordinaire que le tempérament russe, plus que tout autre, a pour mission d'exprimer à la face du monde. [34]

Pour Powys le concept de l'amour, "l'illusion romantique" comme il l'appelle, "tend à se restreindre aux peuples nordiques, anglo-celtes et germaniques" et Dostoïevski l'a remplacé par les concepts de pitié et d'humilité.[35] Ces deux qualités se retrouvent dans les romans principaux de Dostoïevski. Mais Powys nie catégoriquement qu'elles puissent s'appliquer aux relations sentimentales privées de l'écrivain russe qui n'avait rien à apprendre de quiconque sur les mystères de 'l'amour-haine', sur le sadisme et le masochisme. Au contraire, Powys souligne le fait que "tout l'univers dostoïevskien (...) a jailli tout armé... *de sa propre nature.*"[36]

> ... en disciple de Dostoïevski plus que de Freud, je crois que notre esprit conscient est beaucoup plus apte à plonger dans notre âme que ne le prétend une certaine mode.[37]

Comme JCP le remarque, Dostoïevski écrivait sans se soucier du style (un des nombreux reproches que lui font ses compatriotes), car seuls ses idées, ses sentiments, sa vision comptaient, mais il relève un autre trait, cette notion que Dostoïevski ne considérait aucunement son œuvre comme de 'l'art', mais bien plutôt comme une sorte de journalisme imaginaire précaire. Il a raison de nous rappeler que Dostoïevski fut durant un moment le journaliste le plus influent de Russie et qu'il se considérait probablement comme.

> ... un correspondant de guerre venu de ce front chaotique et cosmique d'incohérences folles, de hasards cruels, d'accidents terribles, de crimes sexuels épouvantables, d'atrocités horribles, que déversait la vie avant de s'y vautrer, alors comme aujourd'hui, de Moscou à la Mongolie![38]

Dans le tout premier chapitre d'*Autobiographie*, Powys disait de lui-même qu'il était "plus scrupuleux que le plus rigoureux, le plus subtil des casuistes" et qu'il expurgeait de ce qu'il écrivait tout ce qui pouvait inviter au sadisme chez le lecteur. Mais, dit-il, "Il ne s'ensuit pas—pas plus pour moi que pour Dostoïevski—qu'il ne me soit pas 'permis' de décrire des sadiques."[39]

> Quels idiots, oh mais quels idiots sont les Lecteurs qui ne sont pas conscients du sadisme des écrivains! Ne voient-ils donc pas, pas plus que Tourgueniev n'avait la finesse de le voir, que dans Dostoïevski, ce sadisme est totalement Spiritualisé et Sublimé—un Péché qu'il a vaincu dans sa vie et peut donc sans danger utiliser dans ses livres.[40]

Comme Powys, Proust dans *A La Recherche du Temps Perdu* a également beaucoup réfléchi au sadisme dans ses différents avatars. On trouve une longue discussion entre le Narrateur et Albertine, précisément au sujet de Dostoïevski:

> Il est certain que comme tout le monde il a connu le péché, sous une forme ou sous une autre, et probablement sous une forme que les lois interdisent. En ce sens-là il devait être un peu criminel, comme ses héros,

---

[34] *Dostoïevski,* p.25.
[35] Ibid., p.70.
[36] Ibid., p.82.
[37] Ibid., p.51.
[38] Ibid., p.84.
[39] *Autobiographie,* p.18.
[40] Journal de JCP, 29 février 1932, cité par F. Davies dans son introduction au *Diary of John Cowper Powys 1930,* Greymitre Books, London, 1987, p.14.

found in Dostoievsky's major novels. But Powys denies they have any relation to the Russian writer's private love affairs for he had nothing to learn from anybody about the mysteries of 'love-hate', about sadism and masochism. On the contrary Powys underlines the fact that "the whole Dostoievskian world (...) sprang fully armed... *out of his own nature.*"[39]

> As a pupil of Dostoievsky rather than of Freud, I believe in a much deeper power of diving into our soul on the part of our conscious mind than it is the fashion to attribute to it.[40]

As JCP remarks, Dostoievsky wrote his novels with no consideration of style (one of the many criticisms levelled at him by his compatriots), only his ideas, his feelings, his vision mattered. Another interesting feature which Powys notes is that Dostoievsky never thought of his work as 'art', but rather as a sort of hand-to-mouth *imaginary journalism*. He is right to remind us that at one time Dostoievsky was the most influential journalist in Russia and that he probably regarded himself

St. Petersburg, *c.*1905
from Wikimedia Commons

> ... as a war-reporter from that chaotic-cosmic Front of mad incoherence, cruel chances, frightful accidents, lurid sex-crimes, horrible atrocities, that life was pouring forth and revelling in, then as now, from Moscow to Mongolia![41]

In the very first chapter of *Autobiography* Powys said of himself that he was "as honest as the most exacting and super-subtle casuist" and expurgated from his writings situations which might arouse sadistic ideas in the reader's mind. But "this does not—anymore than with Dostoievsky—mean that I am not 'allowed' to write of sadists."[42]

> What fools, O what fools, Readers of Books are in their ignorance of the sadistic element in writers! Don't they see, any more than Turgeniev had the wit to see, that in Dostoievsky it is all Spiritualised and Sublimated—a Sin that he has conquered in his life and therefore can safely use in his books.[43]

Along with Powys, Proust had also given a great deal of thought to the subject of sadism in its different forms and would have agreed with him. In *Remembrance of Things Past* a long discussion about Dostoievsky takes place between the Narrator and Albertine:

> It's certain that, like everyone else, he was acquainted with sin, in one form or another, and probably in a form which the laws condemn. In that sense he must have been a bit criminal, like his heroes—who in any case

[39] *Dostoievsky*, p.64.
[40] Ibid., p.37.
[41] Ibid., p.65.
[42] *Autobiography*, p.9.
[43] 1932 Diary, February 29, 1932, quoted by Frederick Davies in his introduction to *The Diary of John Cowper Powys 1930*, London: Greymitre Books, 1987, p.14.

> qui ne le sont d'ailleurs pas tout à fait, qu'on condamne avec des circonstances atténuantes. Et ce n'était même peut-être pas la peine qu'il fût criminel. Je ne suis pas romancier; il est possible que les créateurs soient tentés par certaines formes de vie qu'ils n'ont pas personnellement éprouvées.... Tous ces bouffons qui reviennent sans cesse, tous ces Lebedev, Karamazov, Ivolguine, Segrev, cet incroyable cortège, c'est une humanité plus fantastique que celle qui peuple *la Ronde de Nuit* de Rembrandt.... En tous cas elle est à la fois pleine de vérités, profonde et unique, n'appartenant qu'à Dostoïevski. Cela a presque l'air, ces bouffons, d'un emploi qui n'existe plus, comme certains personnages de la comédie antique, et pourtant comme ils révèlent des aspects vrais de l'âme humaine![41]

Dans le chapitre X Powys revient à ce récit impressionnant de Dostoïevski que nous connaissons désormais sous le titre de *Carnets du Sous-Sol,* auquel il a déjà été fait allusion. Le protagoniste malheureux de l'histoire se confessant à un auditoire invisible montre un zèle diabolique à se décrire sous son plus mauvais jour, à disséquer sans arrêt ses pensées, ses sentiments, ses actions. Dostoïevski nous offre là le portrait d'une double personnalité torturée, désirant le pouvoir alors qu'il est sans pouvoir, désirant humilier les autres, tout en s'humiliant lui-même bien qu'il revendique sa fierté, et il n'est rien qu'il voudrait davantage que d'abolir toute motivation pour ses actions, de jouir d'une liberté mentale absolue de sa volonté—et Powys d'ajouter: "la belle 'liberté', dangereuse et terrible en laquelle croyait aussi Dostoïevski."[42] Le 'héros' anonyme des *Ecrits* allait inspirer bien des écrivains du 20ème siècle. Ainsi que l'écrit le critique Joseph Frank:

> L'expression "homme du sous-sol" fait maintenant partie du vocabulaire de la culture contemporaine, et ce personnage a désormais intégré—comme Hamlet, Don Juan, et Faust—la stature d'un des grands archétypes littéraires.[43]

Le chapitre XII est peut-être l'un des passages du livre les plus éclairants sur le métier de Dostoïevski. Il traite de "l'imitation et l'initiation des secrets de la Nature". Selon Powys, pour qu'un roman soit convaincant "la vie... doit se déplacer gauchement, de biais, comme fortuitement...", car, dit-il, "la Nature a ses propres méthodes secrètes, ses propres buts invisibles" veillant à ce que "les incarnations les plus brutales et crues du hasard ou de l'accident interviennent..."[44] L'écrivain se doit donc de l'imiter, ce que fait Dostoïevski.

Parmi les nombreux autres sujets encore abordés, on peut noter le chapitre XV dans lequel Powys examine les "idées *nationalistes*" de l'écrivain russe: ce qu'il a écrit en 1946 demeure d'actualité dans la Russie d'aujourd'hui, plus de soixante ans après. Il perçoit bien combien le "pouvoir absolu de l'opinion publique... aux Etats-Unis" ressemble à "l'identité de masse de la pensée et du sentiment communautaire en Russie". De même il relève le fait que le nationalisme sur-racial exprimé dans la vieille Russie par le 'Petit Père' à St. Petersbourg. se traduit dans la nouvelle Russie par le 'Petit Camarade' de Moscou, choisi par son caractère, sa sagacité, son destin[45], *icône vénérée* comme

---

[41] *A la Recherche du Temps Perdu,* Gallimard, La Pléiade III, 1965, pp.379-80.

[42] *Dostoïevski,* p.157.

[43] Joseph Frank, *Dostoevsky: The Stir of Liberation 1860-1865,* Princeton University Press, 1986, p.310.

[44] *Dostoïevski,* pp.122-3.

[45] Ibid., pp.155-6.

> are not entirely criminal, who are found guilty with extenuating circumstances.… it's possible that creative writers are tempted by certain forms of life of which they have no personal experience.... All those buffoons who keep on reappearing, like Lebedev, Karamazov, Ivolgin, Segrev, that incredible procession, are human types even more fantastic than those that people Rembrandt's *Night Watch*.... In any case the whole thing is full of profound and unique truths, which belong only to Dostoievsky. They almost suggest, those buffoons, some trade or calling that no longer exists, like certain characters in the old drama, and yet how they reveal true aspects of the human soul![44]

In chapter X Powys returns to the impressive short novel Dostoievsky wrote, known now as *Memoirs from the Underground* which has already been alluded to. The wretched protagonist of the story, confessing himself to an invisible audience, shows a diabolical life-zest for describing his character under the most unpleasant aspect, in dissecting his thoughts, feelings, actions. Dostoievsky offers us here the portrait of a tortured dual personality, thirsting for power while being powerless, wishing to humiliate others, but also humiliating himself although he claims to be proud, and there is nothing he desires more than to abolish all motivation for his actions, to have absolute freedom of the will—and Powys adds: "that beautiful and dangerous and terrible 'liberty' believed in by Dostoievsky"[45]. The anonymous 'hero' of the *Memoirs* was to inspire a great number of writers in the 20th century. Thus as the Dostoievskian critic Joseph Frank wrote:

> The term "underground man" has become part of the vocabulary of contemporary culture, and this character has now achieved—like Hamlet, Don Quixote, Don Juan, and Faust—the stature of one of the great archetypal literary creations.[46]

Perhaps one of the most illuminating passages on Dostoievsky's craftmanship is to be found in Chapter XII. It is concerned with "imitation of and initiation into the ways of Nature." According to Powys, for a novel to be convincing, it needs "to move clumsily, circuitously, and as if thoughtlessly..." for, as he says, "Nature has her own secret methods, her own inscrutable purposes", taking good care that her most "brutal embodiments of chance and accident shall intervene."[47] The writer should therefore imitate Her, as indeed does Dostoievsky.

Among the many subjects of importance which remain, I would like to draw attention to chapter XV where Powys discusses the Russian writer's "*national* ideas"[48]: what he wrote in 1946 is still relevant sixty years later, it is still part of Russian reality today. He had perceived how closely "the unimpeded power of public opinion at any given moment in the United States" resembled "the mass-identity of community-thought and community-feeling in Russia". He also remarked on the fact that "super-racial nationalism... expressed in old Russia... through the... 'Little Father' in St. Petersburg... is... expressed in new Russia through the character-chosen, sagacity-chosen, destiny-chosen 'Little Comrade'

---

[44] Marcel Proust, *Remembrance of Things Past*, revised Scott Moncrieff tr., Penguin, 1983, III pp.386-7.

[45] *Dostoievsky*, p.136.

[46] Joseph Frank, *Dostoevsky: The Stir of Liberation 1860-1865*, Princeton University Press, 1986, p.310.

[47] *Dostoievsky*, pp.102-3.

[48] Ibid., p.132.

l'était le tsar à St Pétersbourg, et il semble admettre que l'écrivain russe, fervent ultra-slavophile, puisse vouloir transformer la politique en religion car "Dostoïevski est le *médium* de tous les sentiments typiquement russes"[46] comme d'ailleurs le sera aussi Soljenitsine.

En politique son flair est surprenant (comme on peut le voir également dans sa correspondance avec Louis Wilkinson pendant la dernière guerre). Après avoir évoqué sa lecture d'une biographie de l'anarchiste philosophe Bakounine publiée en 1937, il expose les différences qu'il voit entre les vues de l'anarchiste qui refuse le communisme d'Etat et celles de Karl Marx. Powys est remarquablement conscient des dangers qui guettent le monde:

> Le point essentiel semble être que si le monde occidental et en définitive le monde entier doivent être sauvés du péril dans lequel les ennemis cachés de l'espèce humaine s'efforcent désespérément de nous précipiter—je veux parler du péril de revenir au vieux système maudit du droit de propriété privée poussé à son paroxysme, celui du droit d'extorsion capitaliste auquel on laisse la bride sur le cou, nous devons susciter une opinion publique assez forte pour se substituer aux actions "directes", aux soulèvements de violence effrénée, à la violence sanguinaire et choquante comme l'évolution y a parfois recours…[47]

Dans un des derniers chapitres de ce plaidoyer passionné en faveur du génie de Dostoïevski on voit surgir soudain une certaine réserve, ou un doute sur la possibilité pour un critique d'une impartialité idéale:

> Nous ne saurions écrire une seule phrase de critique correcte sur quiconque ou quoi que ce soit sans nous révéler, au fond.... Et c'est parce que le tempérament et les préjugés de l'interprète, oui, et ses vertus comme ses vices, ont une *importance suprême* dans l'intégration, que j'achève à présent mon étude du plus grand de tous les romanciers en avouant franchement ma propre inaptitude constitutive à lui rendre pleinement justice.[48]

Cette soudaine réticence, il l'explique par son "absence de *passion* et de *nerfs*" et son côté "wordsworthien anglo-ibéro-celte". Powys sent soudain qu'il n'est pas à même de rendre justice à son sujet, peut-être à cause de sa profonde admiration pour lui. Ou a-t-il pensé qu'ils se ressemblaient trop? On ne peut s'empêcher de trouver de singulières ressemblances non seulement dans leur vie mais aussi dans leur œuvre. Leur développement littéraire fut tardif et tous deux connurent diverses épreuves dont la pauvreté, une mauvaise santé, qu'aggravaient des crises d'épilepsie. On trouve chez l'un et l'autre un constant combat entre des forces psychiques contraires et une forte insistance pour l'improbable, l'inattendu dans les pulsions de leurs personnages. Ils étaient tous deux avant tout des romanciers doués d'une puissante imagination, non des penseurs attachés avant tout à la logique.

Powys avec *Dostoievski* nous a offert un livre extrêmement personnel, un livre de passion et de ferveur. Peut-être Dostoievski a-t-il été le *doppelgänger* de Powys. Il fut le plus proche parmi les écrivains qu'admirait Powys. Le Maître.

Jacqueline Peltier

---

[46] *Dostoïevski,* p.160.
[47] Ibid., p.161.
[48] Ibid., p.193.

in Moscow"[49], the subject of an *icon-worship* as was the Tsar in St Petersburg, and accepts the Russian writer's notion, fervent ultra-slavophil that he was, of transforming politics into religion, because "Dostoievsky is the medium for all typical Russian feelings..."[50] as Solzhenitsyn would later become.

JCP's political *flair* is startling (as can also be seen in his exchange of letters with Louis Wilkinson during the war). After recounting his reading of Bakunin's biography by E.H. Carr published in 1937, he points out the differences he can see between the views expounded by the anarchist who refuses State communism and those of Karl Marx. Powys is quite clear about the dangers which will face the world in the near future:

> The crucial point seems to be that if the Western world and ultimately the whole world are to be saved from the peril into which the hidden enemies of the human race are already desperately conspiring to lead us, the peril, namely, of falling back upon the old accursed system of the right of private property carried to the limit, and the right of capitalistic extortion allowed its full world-swing, we shall have to conjure up a public opinion strong enough to be an alternative to those 'direct' actions, those upheavals of startling violence... such as evolution is forced to use sometimes..."

Towards the end of his passionate plea for Dostoievsky's genius a doubt about the possibility of an ideal impartiality however arises:

> We cannot write a single sentence of adequate criticism of anything or anybody without giving ourselves away to the limit.... And it is because the interpreter's temperament and prejudices, yes, and his virtues and vices, *count for everything* in weighing the value of his interpretation that I am now closing my study of the greatest of all novelists by frankly confessing my own constitutional inability to do him full justice.[51]

He explains this sudden reticence by confessing his "lacking in *passion* and *nerves*", and his "Anglo-Celtic-Iberian-Wordsworthian"[52] nature. Powys, perhaps precisely because of his deep admiration, suddenly feels inadequate to really do justice to the Russian's genius. Or was it that he thought they were too much alike? We cannot help noticing singular resemblances between the two men, not only in their lives but also in their literary output. Their literary development came late in life, both experienced various upheavals, including poverty, poor health and epileptic seizures. In both writers constant conflict between opposing psychic forces is observed and both place great emphasis in their works on the unpredictable pulsions of their imaginary creations. Both were primarily highly imaginative novelists, not consistent thinkers.

In *Dostoievsky* Powys has given us a very personal book, a book of passion and fervour. Dostoievsky may well have been Powys's *doppelgänger*, or at least the closest to Powys among the writers he worshipped. Indeed Powys had found his Master.

Jacqueline Peltier

---

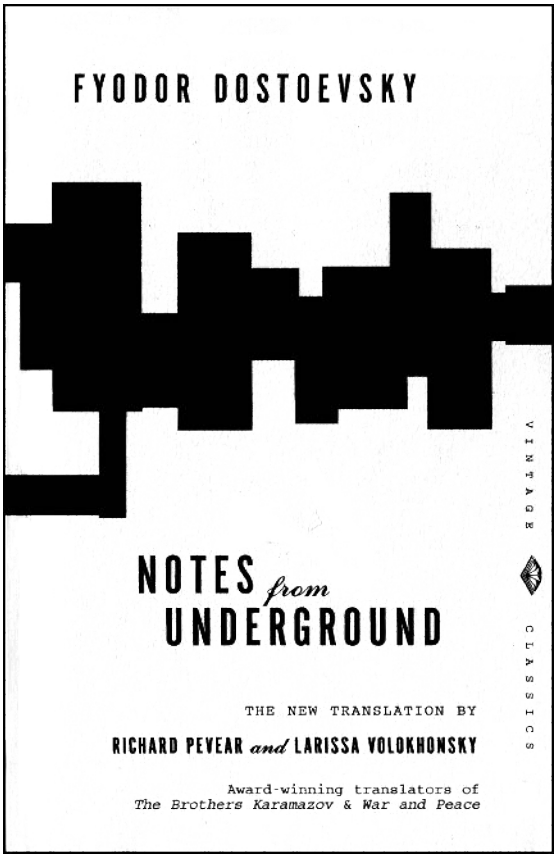
[49] *Dostoievsky*, pp.134-5.
[50] Ibid., p.139.
[51] Ibid., p.171.
[52] Ibid., p.169.

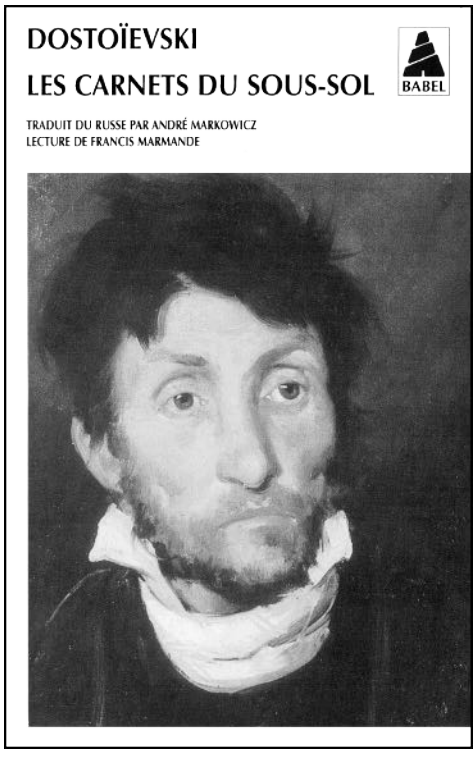
Extract : *Zapiski iz Podpolya*[1]

[Notes from Underground / Les Carnets du Sous-Sol]

Одним словом, человек устроен комически; во всем этом, очевидно, заключается каламбур. Но дважды два четыре - все-таки вещь пренесносная. Дважды два четыре - ведь это, по моему мнению, только нахальство-с. Дважды два четыре смотрит фертом, стоит поперек вашей дороги руки в боки и плюется. Я согласен, что дважды два четыре - превосходная вещь; но если уже все хвалить, то и дважды два пять - премилая иногда вещица.

И почему вы так твердо, так торжественно уверены, что только одно нормальное и положительное, - одним словом, только одно благоденствие человеку выгодно? Не ошибается ли разум-то в выгодах? Ведь, может быть, человек любит не одно благоденствие? Может быть, он ровно настолько же любит страдание? Может быть, страдание-то ему ровно настолько же и выгодно, как благоденствие? А человек иногда ужасно любит страдание, до страсти, и это факт. Тут уж и со всемирной историей справляться нечего; спросите себя самого, если только вы человек и хоть сколько-нибудь жили. Что же касается до моего личного мнения, то любить только одно благоденствие даже как-то и неприлично. Хорошо ли, дурно ли, но разломать иногда что-нибудь тоже очень приятно. Я ведь тут собственно не за страдание стою, да и не за благоденствие. Стою я... за свой каприз и за то, чтоб он был мне гарантирован, когда понадобится.





[1] Dostoïevski, *Œuvre intégrale en dix volumes*, Littérature Etrangère, Moscou, 1957
http://az.lib.ru/d/dostoewskij_f_m/text_0290.shtml

Extract : *Notes from Underground / Les Carnets du Sous-Sol*

In short, man is comically arranged; there is apparently a joke in all this. But still, two times two is four is a most obnoxious thing. Two times two is four—why, in my opinion, it's sheer impudence, sirs. Two times two is four has a cocky look; it stands across your path, arms akimbo, and spits. I agree that two and two are four is an excellent thing; but if we're going to start praising everything, then two times two is five is sometimes also a most charming little thing.

And why are you so firmly, so solemnly convinced that only the normal and the positive, in short, that only well-being, is profitable for man? Is reason not perhaps mistaken as to profits? Maybe man does not love well-being only? Maybe he loves suffering just as much? Maybe suffering is just as profitable for him as well-being? For man sometimes loves suffering terribly much, to the point of passion, and that is a fact. Here there's not even any need to consult world history; just ask yourself, if you're a human being and have had any life at all. As for my personal opinion, to love just well-being alone is even somehow indecent. Whether it's good or bad, it's sometimes also very pleasant to break something. I, as a matter of fact, take my stand here neither with suffering nor with well-being. I stand... for my own caprice, and that it be guaranteed me when necessary.[1]

Bref, les hommes sont conçus d'une façon comique; il y sans doute là comme une espèce de calembour. Mais deux et deux font quatre reste quand même résolument insupportable. Deux et deux font quatre, mais c'est, à mon avis, si je puis me permettre, un sarcasme pur et simple. Deux et deux se pavane comme un coq, se dresse au milieu de votre route, les mains sur les hanches, et reste là à vous cracher dessus. Je vous accorde que deux et deux est une chose excellente; mais tant qu'à tout louer, c'est deux et deux font cinq qui peut être un engin combien plus adorable.

D'où vient que vous êtes si fermement, si triomphalement persuadés que seuls le positif et le normal—bref, en un mot, le bien-être—sont dans les intérêts des hommes? Votre raison ne se trompe-t-elle pas dans ses conclusions? Et si les hommes n'aimaient pas seulement le bien-être? Et s'ils aimaient la souffrance exactement autant? Si la souffrance les intéressait tout autant que le bien-être? Les hommes l'aiment quelquefois, la souffrance, d'une façon terrible, passionnée, ça aussi, c'est un fait. Ce n'est même plus la peine de se rapporter à l'histoire du monde; posez-vous la question vous-même si seulement vous êtes un homme et si vous avez un tant soit peu vécu. Quant à mon opinion personnelle, aimer seulement le bien-être, ça me paraît presque indécent. Que ce soit bien ou mal, mais casser quelque chose, c'est parfois très plaisant. Car ce n'est pas la souffrance, au fond, que je défends ici, et pas non plus le bien-être. Ce que je défends, c'est... mon caprice, le fait qu'il me soit garanti quand j'en ressentirai le besoin.[2]

---

[1] *Notes from Underground*, tr. Richard Pevear and Larissa Volokhonsky, Random House, New York, 1994, p.34.

[2] *Les Carnets du Sous-Sol*, tr. André Markowicz, Actes Sud, 1992, pp.48-9.

A propos de *L'Esprit Souterrain*

EN NOVEMBRE 1938 John Cowper Powys écrivait:

> *Ecoute*!—ce livre '*Memories* from *Underground*' ou—mais il a *d'autres* titres dans *d'autres* éditions[1]—lors de mes conférences sur D. j'avais l'habitude *d'en raconter l'histoire* car je le considère (sous un mince volume) comme *la plus profonde* et la *plus caractéristique* de toutes ses œuvres! J'avais l'habitude d'utiliser le *titre français* car c'est en français que je l'ai lu pour la première fois, c'était *'L'Esprit Souterrain' 'The Underground Mind'*! mais encore une fois—qui sait quel titre il a en russe[2]?....
>
> J'en ai retiré cette puissante pensée sur les êtres humains qui au fond d'eux-mêmes n'ont *pas* vraiment pour *but* leur 'bonheur' mais plutôt leur propre destruction! la destruction et la contradiction de *tout!* et j'en ai aussi retiré cette pensée au sujet de la *nature arbitraire* de l'âme et son impérieux désir—qui n'est pas un désir bon ou résigné, *ni non plus* très scientifique ou épris de vérité, que deux et deux fassent *Cinq*![3]

Pourquoi le lut-il en français? Peut-être n'avait-il pas connaissance d'une traduction anglaise à l'époque. A quelle époque donc l'a-t-il lu? Nous savons qu'il avait découvert Dostoïevski en lisant *Crime et Châtiment* sur le paquebot qui l'amenait à New York en 1908, et nous pouvons supposer qu'après le choc qu'il ressentit, il a dû lire à la suite les trois autres romans principaux, et probablement se mit à rechercher tous les Dostoïevski qu'il pouvait se procurer.Or, malgré la parution à Londres d'une traduction anglaise en 1913[4], Powys a bien dû lire *L'Esprit Souterrain* en français avant la publication en 1915 de *Visions and Revisions* qu'il avait fini d'écrire au début de cette année-là et où cette édition en français est effectivement mentionnée sous ce titre.

Ce court roman lui fit une telle impression qu'il se souvenait encore du titre français plus de vingt ans après. Dans *Les Plaisirs de la Littérature* il se refère même au livre en traduisant le titre français en anglais:

> Le passage le plus significatif de toute l'œuvre de Dostoïevski, hormis peut-être les cris désespérés poussés par Chatov et Kirilov dans *Les Possédés*, c'est le passage de "L'Esprit Souterrain" [en anglais Powys écrit en effet: "the Underground Spirit". Ed.] dans lequel il parle de la volonté d'auto-destruction et d'auto-humiliation qui est chez l'homme, conjointement à son désir 'divino-démoniaque' que deux et deux fassent cinq au lieu de quatre.[5]

Mais en fait, que Powys lut-il en français? On trouve sur Internet le texte intégral de *L'Esprit souterrain*[6]. Cette traduction, la toute première, est due à

[1] Cf. note 1 p.41 pour les titres des éditions en anglais. On trouve également plusieurs autres titres pour cette œuvre en français, dont *Notes d'un souterrain, Les Carnets du Sous-Sol, Mémoires écrits dans un souterrain, Dans mon souterrain*. J'utiliserai ici le simple mot *Carnets* pour désigner cette œuvre.

[2] Le titre russe est *Zapiski iz Podpolya*, ce qui se traduit par *Mémoires du Sous-Sol* ou, selon Nabokov, par *Mémoires d'un trou de souris*, ou *Souvenirs de dessous le plancher*.

[3] Lettre à Katie du 21 novembre 1938, *Letters to Sea-Eagle*, ed. A. Head, London: Cecil Woolf, 1996. Powys reviendra souvent à cette idée. Cf *Dostoïevski*, p.31.

[4] *Letters from the Underworld*, J.M. Dent, London 1913, tr. C.J. Hogarth. Remerciements à Michael Kowalewski pour cette information.

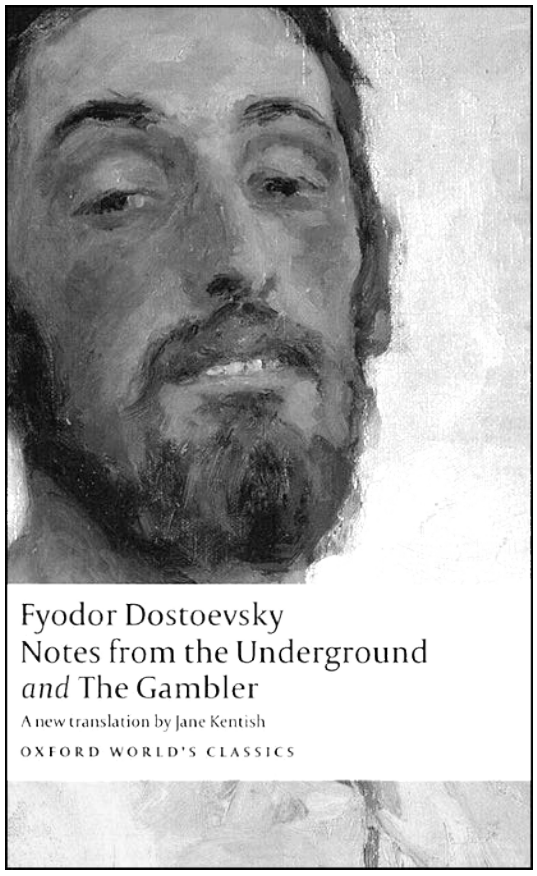
[5] *Les Plaisirs de la Littérature*, L'Age d'Homme, 1995, tr. Gérard Joulié, p.77.

[6] http://www.ebooksgratuits.com/newsendbook.php?id=1887&format=pdf

Regarding *L'Esprit souterrain*

IN NOVEMBER 1938 John Cowper Powys wrote:

> But *listen!*—that book '*Memories* from *Underground*' or—but it has *other* titles in *other* editions[1]—I always used in lecturing on D. to *tell the story of it* for I regard it (in short space) as the *deepest* and the *most characteristic* of *all his works*! I used to use the *French Title* for I read it first in French wh. is '*L'Esprit Souterrain*' '*The Underground Mind*!' but again—who knows what the title[2] in Russian is?....
>
> I got out of it that grand saying about human beings in their deepest depths *not* really aiming at their 'happiness', but *aiming* at their own destruction! & the destruction & contradiction of *all!* and also I got that saying about the *arbitrariness* of the soul & its profound craving—not a very good or resigned, *nor* a very scientific or truth-loving craving, that two and two should make *Five!*[3]



Why read the book in French? Possibly because he was not aware of an available English translation at the time. So when did he read it? We know that he was on the liner sailing to New York in 1908 when he discovered Dostoievsky and read *Crime and Punishment*, and we may assume that after the shock he received, he would have read in succession the three other major novels, and probably set out to read all the Dostoievsky he could lay his hands on. Although the first English translation was published in 1913[4], Powys had certainly read the book in French before early 1915 when he finished writing *Visions and Revisions*[5], published by Arnold Shaw in February that year, and in which the French translation is mentioned precisely under the title *L'Esprit Souterrain*.

The short novel made such an impression that he would still remember its French title over twenty years later. In *The Pleasures of Literature* he even refers to the book by translating the French title into English:

---

[1] No edition was ever published under this title. A partial list of actual titles would include: *Memoirs from Underground, Notes from Underground, Memoirs from a Dark Cellar, Letters from the Underground.* I will use here the single word *Memoirs.*

[2] The Russian title is *Zapiski iz Podpolya*, which should be translated as *Memoirs from Underground*, or, according to Nabokov, *Memoirs from a Mousehole* or *Under the floorboards*.

[3] Letter of November 21, 1938, *Letters to Sea-Eagle*, ed. A. Head, London: Cecil Woolf, 1996. Powys will come back to this idea in *Dostoievsky*, p.19.

[4] *Letters from the Underworld*, J.M. Dent, London 1913, tr. C.J. Hogarth. My thanks to Michael Kowalewski for this information.

[5] *Visions and Revisions*, G.A. Shaw, New York, 1915, p.252.

Halpérine et Morice, et fut publiée chez Plon en 1886, soit vingt-deux ans seulement après sa publication en Russie, afin de bénéficier de l'intérêt qui se manifestait alors en France pour l'écrivain russe. Ely Halpérine-Kaminsky avait d'ailleurs traduit d'autres courts romans de Dostoïevski, dont *Le Joueur* et *Les Nuits blanches*.

Le problème est que la traduction Halpérine / Morice que Powys a lue est en fait fabriquée avec deux courts romans différents, que les traducteurs assemblèrent afin de rendre le tout plus intéressant. Le premier texte, 'Katya', qui n'a jamais fait partie des *Carnets,* raconte à la troisième personne l'histoire mélodramatique de Vassili Ordinov, un jeune homme maladif, et son amour malheureux pour Katerina, une jeune femme un peu folle, qui dépend d'un vieil homme mystérieux, sorte de sorcier ou de bonimenteur. 'Katya' est suivi du texte des *Carnets* proprement dits, rebaptisés 'Lisa'[7], et entre les deux textes sont intercalées par les traducteurs deux pages qui font le lien entre les deux histoires, expliquant de façon parfaitement inexacte que le narrateur dans le deuxième texte est le même Ordinov, quelques années plus tard. En fait les deux textes écrits à seize d'intervalle n'ont aucun rapport.

Il nous paraît étonnant aujourd'hui qu'on ait pu se livrer à la fabrication d'un tel hybride. Mais à l'époque personne n'y trouva rien à redire. Ce n'est que tout récemment que je découvris dans un article d'une revue consacrée à Dostoïevski une référence précise à *L'Esprit Souterrain*[8]. Powys ne se montre nullement surpris non plus de ne pas retrouver 'Katya' avec sa narration à la troisième personne en lisant les *Carnets* en anglais:

> *Les Ecrits du sous-sol* [Powys écrit ici *Memoirs from the Underground.* Ed.] traduit la puissance de l'esprit humain solitaire, autonome, irréconcilié. Le héros de l'histoire qui parle tout au long du livre en son nom défie toutes choses et par ce fait même possède tout et profite de tout.[9]

et en fait il mentionne même Ordinov:

> ... cette liberté fondée sur un *libre arbitre* absolu... à choisir la douleur, le malheur, et les tourments plutôt que la sécurité et le confort, absolu dans son aptitude à choisir—comme Ordinov dans *Les Ecrits du sous-sol*—notre propre destruction... [10]

alors qu'Ordinov n'apparaît jamais dans *Carnets.* Peut-être se souvenait-il en fait de la version française? Le français était loin d'être sa matière préférée à Sherborne, nous dit-il[11], mais sa connaissance du français était peut-être bien plus solide qu'il ne voulait le laisser croire. Dans son *Rabelais* il a magnifiquement bien traduit l'œuvre originale (même si Phyllis a pu y participer).

Ce qu'il nous faut souligner, en fin de compte, c'est que comme d'habitude le flair de Powys pour la vraie littérature ne l'a pas abandonné ici non plus. Nietzsche avait été un des premiers à comprendre l'importance de cette œuvre qu'il découvrit, ébloui, en 1887 dans la version Halpérine / Morice, pendant un de

[7] 'Katya' correspond à *La Logeuse* (1847), et le titre original de 'Lisa' est *Le Sous-Sol* (1863).

[8] Cf. *Magazine littéraire* 495, mars 2010, 'Un démon pour la traduction', Pierre Assouline, p.72. Voir aussi dans le même numéro, 'Ce que Nietzsche a reconnu et méconnu' de Jean-Louis Backès, p.82.

[9] *Dostoïevski*, tr. G. Villeneuve, Paris, Bartillat, 2000, p.104.

[10] Ibid., p.158.

[11] *Autobiographie*, tr. M. Canavaggia, Paris, 1965, p.109.

> The most significant in all Dostoievsky, except perhaps the tormented outcries wrung from Shatov and Kirilov in *The Possessed*, is the passage in which in "the Underground Spirit" he speaks of man's *will* to self-abasement and self-destruction, and of his divine-demonic yearning that "two and two" should make "five" instead of "four"![6]

But what, however, did Powys actually read in French? The whole of *L'Esprit souterrain* can be found on Internet[7]. It was the very first translation by two Frenchmen, Halpérine and Morice, published in 1886, that is to say twenty-two years only after its publication in Russia, at a time when Dostoievsky was beginning to exert great fascination in France. Ely Halpérine-Kaminsky also translated at least five of Dostoievsky's 'minor' stories, including *The Gambler* and *White Nights*.

The problem is that the Halpérine / Morice translation he read is in fact made up from two different short novels which the translators juxtaposed in order to make the whole more interesting. The first text, called 'Katya' was never meant to be part of *Memoirs*. It is narrated in the third person and tells the melodramatic story of Vassili Ordinov, a young man of poor health, and of his unhappy love for an unbalanced young woman, Katerina, who is in the clutches of a mysterious old man, sorcerer or fortune-teller. 'Katya' is followed by the text of *Memoirs*, entitled 'Liza'[8]. A two-page link was inserted by the translators between the two texts, explaining quite incorrectly that the second text is narrated some years later by Ordinov. In fact the two texts written sixteen years apart were completely unrelated.

It is astonishing that such a hybrid book could have been produced. But at the time it did not incur any criticism, and seems to have been ignored by later translators and commentators. Only recently did I find a precise reference to it in an article discussing the difficulty of translating Dostoievsky.[9] Powys in *Dostoievsky* shows no surprise either not to find 'Katya' with its third person narrative when reading *Memoirs* in English:

> *Memoirs from the Underground* is a revelation of the power of the lonely, self-existent, unpropitiated human mind. The hero of the story, who speaks all the way through the book in his own person, defies everything and in this very defiance he possesses and enjoys everything.[10]

and in fact even mentions Ordinov

> ... liberty based on absolute *free will*... to choose pain and unhappiness and hardship rather than security and comfort, absolute in its power to choose—as did Ordinov in *Memoirs from Underground*—our own destruction...[11]

whereas Ordinov does not appear in *Memoirs*. Was he in fact still remembering the French version? He tells us that French was not his forte at Sherborne[12], but he may have been much more fluent in his understanding of it than he let

---

[6] *The Pleasures of Literature*, Cassell & co, London, 1938, pp.100-1.

[7] http://www.ebooksgratuits.com/newsendbook.php?id=1887&format=pdf

[8] 'Katya' corresponds to *The Hostess* (1847), and the original title of 'Liza' is *The Underground* (1863).

[9] *Magazine littéraire* 495, mars 2010, 'Un démon pour la traduction' [Devilishly difficult to translate] by Pierre Assouline, p.72.

[10] *Dostoievsky*, p.85.

[11] Ibid., pp.136-7.

[12] *Autobiography*, Colgate Univ. Press, 1967, p.113.

ses séjours à Nice, et fut ravi de la lire en français. Depuis, ce mince texte a attiré l'attention de critiques innombrables, fascinés par la façon dont l'anti-héros anonyme se décrit. Le sous-sol est en fait le symbole d'un monde tourné vers l'intérieur, la négation de la réalité objective. Emprisonné dans son monde, le personnage de l'histoire, réduit à sa seule voix, revendique le droit d'être irrationnel, de nier la raison et de choisir que "deux et deux fassent *Cinq*".... Car, comme l'écrit l'écrivain hongrois Lazlo Földényi, parlant de Dostoïevski: "La liberté rationnelle *n'est pas* la liberté. Ce qui est rationnel est toujours limité; tandis que la liberté est illimitée."[12]

Dans *Visions and Revisions* Powys fait un commentaire sur les "gens bizarres" chez Dostoïevski qui est également un reflet de ses propres tendances:

> Ils tirent un plaisir presque sensuel à être abominablement traités.... C'est ce type de personne qui, comme le héros de "L'Esprit Souterrain" se précipite délibérément dans des situations embarrassantes; dans des situations et parmi des gens auprès desquels il paraîtra fou—afin de se venger sur les spectateurs de sa folie en y plongeant de plus en plus profondément.[13]

JCP semble de nouveau penser à l'histoire, lorsqu'il évoque dans *Autobiographie* un état d'esprit particulier où il ressent un bizarre plaisir sensuel à être incompris. Il ajoute:

> Comme le malheureux jeune homme d'une des nouvelles de Dostoïevski, je parviens à force de me flageller, à un tel état d'imbécillité que j'ai l'impression de courtiser, au cœur du cosmos, l'imbécillité éternelle.[14]

Ce qui évoque irrésistiblement les confidences du narrateur de *Carnets*:

> ... j'avais une conscience accrue d'avoir fait ce jour-là encore une nouvelle saleté et... je me rongeais à toutes dents... et me bouffais moi-même jusqu'à ce que l'amertume devienne... une maudite espèce de douceur et puis une jouissance franche et grave! Une jouissance, oui, une jouissance! J'insiste.[15]

Le narrateur analyse avec perspicacité ses propres sentiments. Il se moque du "Connais-toi toi-même" socratique et montre son hostilité tant pour lui-même que pour ceux qui l'entourent, il montre aussi à quel point il dépend d'eux. Dans son soliloque il applique une connaissance d'expert à sa personalité complexe et déformée. Comme l'éminent dostoïevskien Georges Nivat le remarque, à travers son discours il exprime la volonté d'exister, mais cette volonté se heurte sans cesse au vide, à la médiocrité, à la raison. "L'homme du souterrain est brisé, comme la ligne brisée de son discours."[16] L'homme libre selon Dostoïevski est quelqu'un qui est en révolte non seulement contre la société, mais aussi contre lui-même, non seulement aujourd'hui, mais demain et de toute éternité.

J. Peltier

---

[12] L. Földényi, *Dostoïevski lit Hegel en Sibérie et fond en larmes*, Actes Sud, 2008.

[13] *Visions and Revisions*, G. Arnold Shaw, New York, 1915, p.252.

[14] *Autobiographie*, p.408.

[15] Dostoïevski, *Carnets du sous-sol*, tr. A. Markowicz, Actes Sud, 1992, p.21.

[16] G. Nivat, *La poétique du fragment chez Dostoïevski*, Revue des Etudes slaves, 1998, vol.70, 70-3.

believe. After all, he made a splendid job with his translations in *Rabelais* (even if Phyllis also played her part).

What we must underline is that as usual, his *flair* for literature did not fail him here either. Nietzsche had been one of the first to understand the depth of *Memoirs*, which, overwhelmed, he read in 1887 during one of his stays in Nice, also in the Halpérine/Morice version, and was delighted to read it in French. Since then, *Carnets* has attracted the notice of innumerable critics, fascinated by the description the anonymous 'anti-hero' gives of himself. The underground is in fact the symbol of an inward looking world, the negation of objective reality. Imprisoned in this world, the character in the story, reduced to a voice, claims his right to being irrational, of denying rationality. For, as the Hungarian writer Laszlo Földényi referring to Dostoievsky wrote: "Rational liberty is not liberty. What is rational is always limited; whereas liberty is unlimited."[13]

In *Visions and Revisions* Powys makes a comment on Dostoievsky's "queer people", which is also a reflection of his own tendencies:

> [They] derive an almost sensual pleasure from being abominably treated. (...) It is this type of person who, like the hero in 'L'Esprit Souterrain', deliberately rushes into embarrassing situations; into situations and among people where he will look a fool—in order to avenge himself upon the spectators of his folly by going deeper and deeper into it.[14]

He probably still alluded to *Memoirs* when in *Autobiography*, he evokes a strange state of mind in which he finds sensual pleasure in not being understood. He adds:

> Like the unlucky young man in one of Dostoievsky' shorter stories I have lashed myself up into such a frenzy of zanyism that I feel as if I were making love to some eternal zanyishness in the heart of the cosmos.[15]

which irresistibly reminds one of the anonymous narrator of *Memoirs*

> … being highly conscious of having once again done a nasty thing that day... I would gnaw... and suck at myself until the bitterness finally turned into some shameful, accursed sweetness, and finally—into a decided serious pleasure! Yes, a pleasure, a pleasure! I stand upon it.[16]

The narrator is an astute analyst of his own feelings. Showing at the same time utter derision for the Socratic "Know thyself" and hostility towards both himself and the others around him, he also shows his dependence on them. In his soliloquy he applies expert knowledge in examining his complex and distorted personality. As an eminent French Dostoievsky specialist remarks[17], through his discourse the narrator expresses the will to exist, but that will is ceaselessly coming up against the void, mediocrity, reason. "He is as broken as his line of reasoning is." Dostoievsky's free man is one who is in revolt not only against society, but also against himself, not only today, but tomorrow and for all eternity.

J.Peltier

---

[13] Laszlo Földényi, 'Dostoevsky Reads Hegel in Siberia and Bursts into Tears', *Common Knowledge* - Vol.10, Issue 1, Winter 2004, pp.93-104.

[14] *Visions and Revisions*, G. Arnold Shaw, New York, 1915, p.252.

[15] *Autobiography*, p.452.

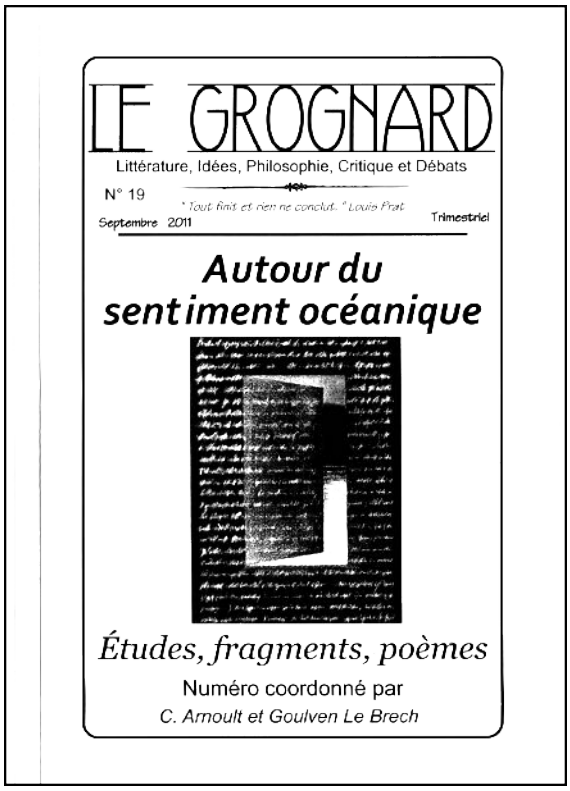
[16] Dostoievsky, *Notes from Underground*, Vintage Classics, New York, 1994, tr. R. Pevear & L. Volokhonsky, p.8. A highly valuable translation.

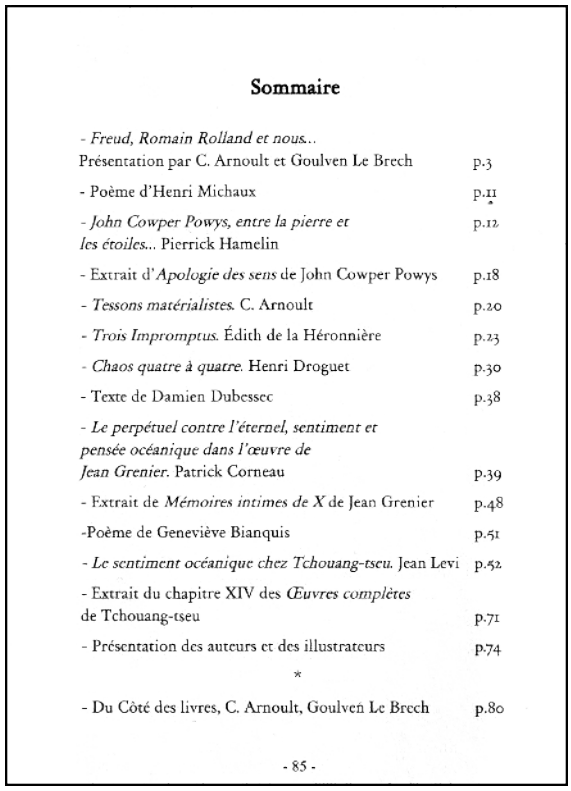
[17] Georges Nivat, *La poétique du fragment chez Dostoïevski*, Revue des Etudes slaves, 1998.

Pêle-Mêle

— L'éditeur Vladimir Dimitrijevic, fondateur des éditions L'Age d'Homme à Lausanne, est mort en juin 2011 à l'âge de 77 ans, victime d'un accident de voiture. Il était passionné de littérature slave (il nous fit découvrir entre autres Andrei Biely et Vassili Grossman), mais son catalogue comprenait également des auteurs italiens, suisses romands, américains et anglais. De John Cowper Powys, il publia *Plaisirs de la Littérature* en 1995.

— Dans leur collection Psychanalyse et Civilisations les éditions L'Harmattan ont publié en 2011 *La "Terre Mère" & Etude sur* John Cowper Powys *et* Joseph Conrad, de Nicole Berry. Trois poètes anciens racontent l'origine du monde: Hésiode, Ovide, Milton, ainsi que l'épopée finnoise le Kalevala. Les mythes concernant la "Terre-Mère" devraient passionner les psychanalystes. Le commentaire psychanalytique suit les récits, riche de nombreuses lectures analytiques et littéraires. En deuxième partie, les méditations à propos de John Cowper Powys et Joseph Conrad posent la question: l'enracinement de l'homme dans la "Terre-Mère" est-il bénéfique ou maléfique pour l'homme? Et l'homme, que fait-il de la terre?





Sommaire

- *Freud, Romain Rolland et nous...* Présentation par C. Arnoult et Goulven Le Brech p.3
- Poème d'Henri Michaux p.11
- *John Cowper Powys, entre la pierre et les étoiles...* Pierrick Hamelin p.12
- Extrait d'*Apologie des sens* de John Cowper Powys p.18
- *Tessons matérialistes.* C. Arnoult p.20
- *Trois Impromptus.* Édith de la Héronnière p.23
- *Chaos quatre à quatre.* Henri Droguet p.30
- Texte de Damien Dubessec p.38
- *Le perpétuel contre l'éternel, sentiment et pensée océanique dans l'œuvre de Jean Grenier.* Patrick Corneau p.39
- Extrait de *Mémoires intimes de X* de Jean Grenier p.48
- -Poème de Geneviève Bianquis p.51
- *Le sentiment océanique chez Tchouang-tseu.* Jean Levi p.52
- Extrait du chapitre XIV des *Œuvres complètes* de Tchouang-tseu p.71
- Présentation des auteurs et des illustrateurs p.74

*

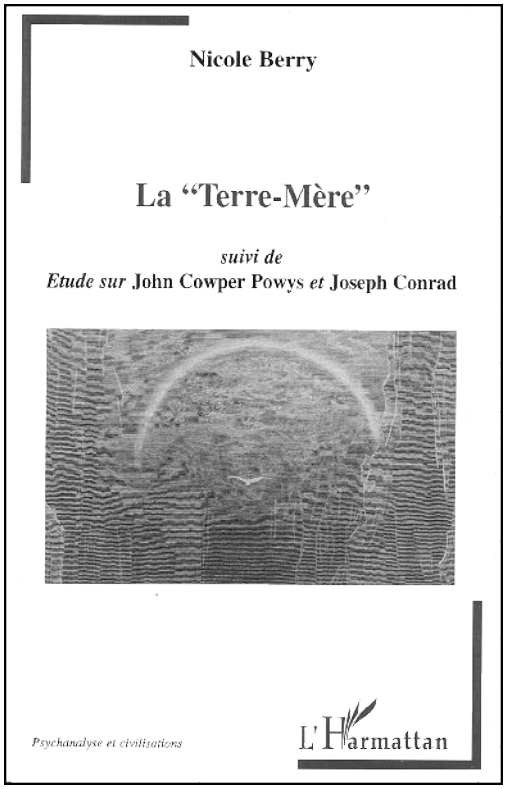
- Du Côté des livres, C. Arnoult, Goulven Le Brech p.80

- 85 -

— Dans son numéro 19, septembre 2011, la revue trimestrielle *Le Grognard* a choisi de se consacrer au thème 'Autour du sentiment océanique', et propose divers textes, dont une méditation de Pierrick Hamelin 'John Cowper Powys, entre la pierre et les étoiles...', ainsi que des notations de Goulven Le Brech et C. Arnoult portant sur son étonnante lucidité dans *Psychanalyse et moralité* et l'oubli salvateur qu'il propose dans *Apologie des Sens.*
(Cf. le site http://perso.orange.fr/legrognard)

Pêle-Mêle

— In June 2011 the publisher Vladimir Dimitrijevic, who founded the Editions L'Age d'Homme in Lausanne, died in a car accident, aged 77. He had shown a particular passion for Slavic literature (Andrei Biely and Vassili Grossman, among many others) but his catalogue also included Italian, French-speaking Swiss, American and English authors. *Pleasures of Literature* was published in French by L'Age d'Homme in 1995.



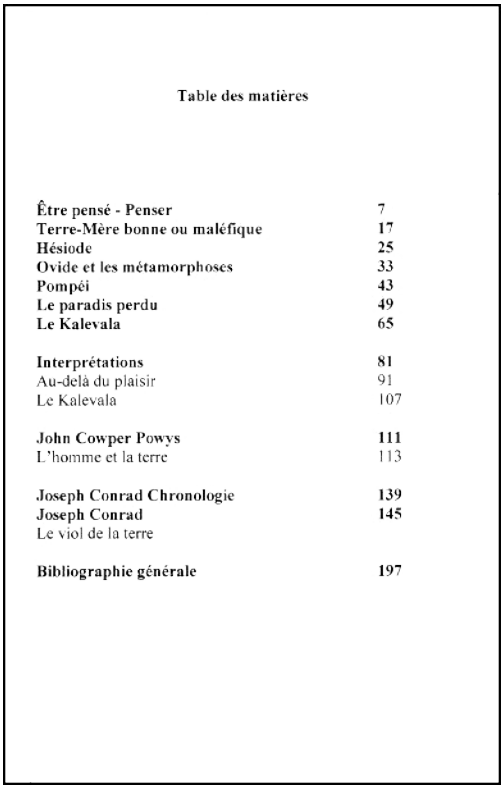


Table des matières

Être pensé - Penser	7
Terre-Mère bonne ou maléfique	17
Hésiode	25
Ovide et les métamorphoses	33
Pompéi	43
Le paradis perdu	49
Le Kalevala	65
Interprétations	81
Au-delà du plaisir	91
Le Kalevala	107
John Cowper Powys	111
L'homme et la terre	113
Joseph Conrad Chronologie	139
Joseph Conrad	145
Le viol de la terre	
Bibliographie générale	197

— Editions L'Harmattan, Paris, in their series Psychanalyse et Civilisations, published in 2011 *"La Terre Mère" & Etude sur* John Cowper Powys *et* Joseph Conrad, by Nicole Berry. Three poets of time past describe the origin of the world: Hesiod, Ovid, Milton together with the Finnish epic Kalevala. The myths concerning "Mother-Earth" should be of interest to psychanalysts. A psychoanalytic commentary, derived from many analytic and literary readings accompanies the narrations. In the second part, the author meditating on John Cowper Powys and Joseph Conrad begs the question: do close links between man and "Mother-Earth" benefit him or not? And what about man's treatment of the earth?

— The quarterly French review *Le Grognard* chose to devote issue 19, September 2011, to the theme of the mobile and uncertain ocean, and offers different poetical and philosophical texts, including a meditation by Pierrick Hamelin 'John Cowper Powys, between stone and stars...', as well as reflections by Goulven Le Brech and C. Arnoult discussing Powys's startling clear-sightedness in *Psychoanalysis and Morality*, and the blessed oblivion suggested by *In Defence of Sensuality*.
(See site: http:/ / perso.orange.fr / legrognard)

Une visite à la Bibliothèque Nationale du Pays de Galles

LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE du Pays de Galles (National Library of Wales) est bâtie au sommet d'une colline dominant la ville d'Aberystwyth située sur la côte de Ceredigion. Entourée de vertes prairies, de collines escarpées et d'alignements de pins sylvestres, la bibliothèque offre des vues panoramiques vers l'étendue bleue de la Baie de Cardigan qui scintille jusqu'à l'horizon.

courtesy Chris Thomas

Ce bâtiment néo-classique imposant construit au début du siècle dernier est entouré de parterres aux fleurs éclatantes. Des moutons se déplaçant silencieusement parmi des touffes de trèfles, d'ajoncs et de fleurs champêtres broutent les prairies qui le jouxtent, scène classique de calme bucolique qui rappelle Virgile: "*Est-ce là le troupeau de Melibée?*"[1] C'est sans aucun doute une des bibliothèques du monde à l'emplacement le plus plaisant, et convient parfaitement pour y abriter une des plus importantes collections de manuscrits et de livres de John Cowper Powys.

Il vous faudra plus d'une journée pour profiter au mieux de tous les plaisirs powysiens offerts par la bibliothèque et pour apprécier aussi les nombreuses attractions de cette station balnéaire très courue, comme de repérer les grands dauphins (*Tursiops truncatus*) dans Cardigan Bay, ou vous promener le long du chemin sur les falaises jusqu'à d'autres endroits, comme Clarach Bay. Vous aurez peut-être aussi envie de visiter les ruines du chateau construit par Edouard 1er au 13ème siècle sur un promontoire escarpé à la limite de la ville, ou prendre le train à voie étroite avec ses vieilles locomotives à vapeur qui suit la pittoresque vallée de Rheidol, ou voyager sur la ligne principale le long de l'estuaire de Dovey et de la côte cambrienne avec vue sur Cader Idris.

Juste un peu plus loin, située dans une jolie et tranquille vallée, se trouve

[1] Dic mihi, Damoeta, cuium pecus? An Meliboei? Virgile, *Eclogues*, iii.

l'abbaye de Strata Florida (*Ystrad Fflur*), avec par le Graal ses liens powysiens. Fondée par des moines cisterciens en 1164 au bord de la rivière Teifi, Strata Florida était un centre important pour la préservation et la transmission de la littérature, du savoir religieux et des connaissances scientifiques. Giraldus Cambrensis (Gérard de Galles) s'y arrêta pendant son périple à travers le Pays de Galles en 1188 et y passa trois jours. Il en décrivit les prairies et "les montagnes environnantes élevées de Moruge appellées Elenydd en gallois"[2]. Strata Florida est aussi le lieu d'un mythe moderne du Graal car une petite coupe en orme blanc, la "coupe Nanteos", réputée avoir des propriétés curatives magiques, fut découverte au milieu du 19ème siècle. On disait de cette coupe qu'elle avait été apportée en secret par des moines de Glastonbury au Pays de Galles juste avant la dissolution des monastères[3] afin de la mettre à l'abri.

En juin 2009, j'accompagnai trois autres membres du comité de la Powys Society à Aberystwyth pour voir la collection réputée de manuscrits, lettres et autres documents ayant appartenu à John Cowper Powys, qui sont abrités dans la Bibliothèque Nationale du Pays de Galles. Nous avons été accueillis par le bibliothécaire principal responsable de la collection Powys. Il a la tâche enviable de cataloguer et de prendre soin de toutes les pièces de cette collection. Il nous fit découvrir en avant-première certains documents récemment acquis par la bibliothèque et nous en montra d'autres qui appartiennent à la collection depuis longtemps. Ce fut un privilège et un honneur d'avoir accès à ces documents originaux.

Et quels trésors en effet. Exposées sur la table nous avons pu voir les trois seules pages olographes existantes du manuscrit de *Glastonbury Romance*. Parmi les nombreuses ratures et corrections, glissés dans le coin d'une des pages on pouvait lire les mots que Phyllis au dernier moment avait poussé JCP à écrire: "La grande déesse Cybèle, dont le front est couronné des Tourelles de l'Impossible, se meut à travers les générations d'une aube à une autre..."[4] Ce sont sans aucun doute ces pages auxquelles JCP fait allusion dans son journal[5], à la date du 1er novembre 1931: "Et après le petit déjeuner au lieu de planter ses Bulbes, elle lut le dernier chapitre de mon livre et me dit que je devais faire des changements et introduire *Cybèle* que j'ai toujours priée afin que ce soit un bon livre et les Tours de tous les cultes, allant et venant—*Jamais ou Toujours*.... Et penser qu'elle a eu cette Inspiration le jour même où elle partait!". JCP fait aussi allusion à l'influence des idées de Phyllis sur l'écriture de cette partie du roman dans son journal du 12 novembre 1931: "J'ai reçu une lettre de la T.T. sur mes tours de

---

[2] Giraldus Cambrensis, *Itinerarium Kambriae*,1191; *Descriptio Kambriae*, 1194.

[3] Gerald Morgan (ed), *Nanteos: A Welsh House and its Families*, Gomer, 2002. Arthur Machen écrivit une nouvelle, 'Le Grand Retour', située dans la ville galloise fictive de Llantrisant, qui mentionne brièvement "La coupe guérissante de Nant Eos." Machen décrit également l'apparition soudaine d'une relique sacrée et la vision miraculeuse dans un rêve du Graal: "le troisième homme tint haut... une coupe qui était comme une rose de feu; il y avait une grande flamme dedans, et une goutte de sang dedans, et un nuage rouge au-dessus, et je vis un grand secret." Selon C. Coates il est possible que Powys ait lu l'histoire de Machen: "cette histoire a pu fonctionner comme un élément de matériau brut pour le roman." (C.A. Coates, *John Cowper Powys in Search of a Landscape*, Macmillan, 1982, p.92.).

[4] *Les Enchantements de Glastonbury*, Gallimard, Biblos, 1976, tr. J. Queval, p.1432.

[5] *The Diary of John Cowper Powys*, 1931, Jeffrey Kwintner, 1990.

Cybèle à la fin du livre. C'était *ses* Tours de Cybèle car c'était *entièrement* son idée de terminer le livre ainsi, et je suis allé me prosterner à cause du bonheur que ses paroles m'ont donné. J'ai frappé mon front très fort sur la pierre de Phudd en gratitude."

> Car la grande déesse Cybèle, dont le front est couronné des Tourelles de l'Impossible, se meut d'une aube à l'autre à travers les générations; et à son long voyage d'autel en autel, de culte en culte, de révélation en révélation, il n'y a pas de fin. Des montagnes se sont écroulées pulvérisant nombre de ses temples. Les grandes profondeurs océanes, de l'Atlantique et du Pacifique, en ont recueilli d'autres dans leurs chenaux étroits; et dans le monstrueux limon, par le fond du monde. Nombre d'autres encore ont été recouverts par le simoun. Certains sont perdus dans les forêts impénétrables de l'hémisphère sud. Les jours des années de nos vies sont comme des feuilles au vent, ou comme les moindres vagues à la surface de l'eau; mais en tout lieu où se porte la déesse au donjon, voyageant d'une démence de foi à l'autre, surmontant les désespérances, elle se tient au faîte.
>
> Les bâtisseurs de Stonehenge ont péri; mais non pas ceux qui vénèrent les pierres de Stonehenge. Les bâtisseurs de Glastonbury ont péri; mais il y a des gens, toujours parmi nous, dont les yeux ont vu le Graal. Les côtes de notre ancienne terre sont pénétrées des dévotions du malheur; ses cavernes creuses, de pathétiques protestations d'innocence; et la fin n'est pas encore.
>
> ...Inclinées sous une désolation futile, et à cause du désespoir, vermoulues, ces tours tragiques se dressent encore à la surface de notre planète, oscillent toujours inconsolées dans le vent de son orbite, luisent toujours froides et blanches sous les lunes recommencées.[6]

Il y avait aussi un exemple des écrits de jeunesse de JCP—un récit en prose incomplet, écrit en 1883, lorsqu'il était à Sherborne, d'une écriture incroyablement nette, menue et soignée. Dans ce récit, *The Knight of the Festoon* (Le Chevalier à la guirlande), situé dans un décor médiéval gallois, on constate l'influence des convictions de son père quant aux origines galloises de la famille Powys[7] sur l'imagination juvénile et fertile de JCP. C'est, bien sûr, surtout une prémonition de plus grandes choses galloises encore à venir!

Le lendemain matin, nous nous sommes joints à une visite guidée de la bibliothèque et avons plus appris sur l'histoire de la National Library of Wales, sur son rôle comme l'une des plus grandes bibliothèques de dépôt légal en Grande-Bretagne, (elle abrite plus de sept millions de livres), et sur sa collection unique de manuscrits gallois médiévaux originaux. On peut voir ici le *Livre Noir de Carmarthen* (*Llyr Du Caerfyrddin*)[8], avec ses références arthuriennes et les Stances des Tombes (*Englynion Beddau*) que cite JCP en exergue des

---

[6] *Glastonbury*, pp.1432-3.

[7] "C'est au début sans doute de ma dixième année—de cette année qui nous vit, Littleton et moi, transplantés à L'Ecole Préparatoire de Sherborne—que je composai mon premier poème. Fut-il le résultat de ma première inspiration littéraire? Ou le fragment d'un roman intitulé *Le Chevalier à la guirlande* a-t-il la préséance? Je ne m'en souviens plus..." *Autobiographie*, tr. M. Canavaggia, Gallimard, 1965, p.70.

[8] Le plus ancien manuscrit qui ait survécu, écrit uniquement en gallois. On peut lire *Llyr Du Caerfyrddin* sur Internet à: http://www.lgc.org.uk

Enchantements de Glastonbury avec sa traduction par Sir John Rhys, et écrites, semble-t-il, par un seul scribe dans les années 1250. Nous avons aussi vu *Le Livre de Taliesin, Le Livre Blanc de Rhydderch, Le Livre Noir de Basingwerk, Le Hengwrt Chaucer*, et le traité scientifique *De natura rerum* de Bede ainsi que des œuvres plus modernes de Dylan Thomas et de Hedd Wyn[9].

Il y a ici d'autres collections d'archives ainsi qu'un grand éventail de photographies, de cartes et de tableaux ayant un rapport avec le Pays de Galles, constituant une précieuse source documentaire pour généalogistes et historiens. On nous montra les rayonnages à température contrôlée qui s'étendent tout le long du bâtiment où sont entreposés les documents, les archives et les tableaux.

Dans l'après-midi, nous avons eu le temps d'examiner plus en détail certains manuscrits de Powys dans la salle de lecture orientée au sud, spacieuse, claire et aérée. Le catalogue électronique demande une certaine habitude et j'ai dû me faire aider pour me diriger dans les particularités de la classification, les relevés, les listes manuelles, les requêtes non OPAQ et ISYS. Mais une fois tout cela maîtrisé, et lorsqu'on a reçu les livres demandés (qui sont d'ailleurs livrés rapidement et avec efficacité) il vous est loisible alors de passer votre temps paisiblement absorbé dans l'étude de Powysiana originaux.

Nous avons examiné tous les journaux de JCP de 1929 à 1960. Ces petits carnets à la couverture ordinaire, révèlent, lorsqu'ils sont ouverts, un monde extraordinaire. Chaque page est recouverte de l'écriture inimitable de Powys, et toute la surface disponible est utilisée. Au début il est difficile de comprendre sa conception de l'ordre sur la page, mais bientôt son style et ses habitudes se dégagent. En même temps que les informations domestiques et personnelles, on y trouve des descriptions détaillées des diverses fleurs qu'il voyait lors de ses promenades régulières en des lieux familiers, des oiseaux identifiés, les couleurs observées de la nature, la lumière toujours changeante et les irrégularités du temps notées, y compris la direction du vent toujours variable, notée chaque jour. Le vent, cependant, n'est jamais simplement le vent, c'est le vent de Hiawatha—*Keewaydin* ou *Mudjekeewis*[10]. Les pages de ces carnets, comme un bréviaire enluminé, sont parsemées d'esquisses enlevées, pleines de vigueur. Elles sont œuvres d'art—collage de pensées et d'expression. La publication de ces journaux ne pourra jamais rendre l'impression visuelle extraordinaire que

[9] Dylan Marlais Thomas (27 octobre 1914–9 novembre 1953), poète et écrivain gallois qui écrivait exclusivement en anglais.

Hedd Wyn (13 janvier 1887–31 juillet 1917), fermier du Merionethshire et poète de langue galloise mort pendant la Première Guerre.

[10] Henry Wadsworth Longfellow, poète américain, écrivit en 1855 *Le Chant de Hiawatha*, un poème épique en tétramètres trochaïques, mettant en scène un héros indien, se basant sur des légendes et l'ethnographie des Ojibwés. La 2e partie s'intitule 'Les Quatre Vents' qui comprend *Mudjekeewis*. Powys a décrit les effets particuliers du vent et ses liens avec Longfellow dans une lettre à son frère Theodore en octobre 1935, quelques mois après qu'il se soit installé à Corwen au Pays de Galles: "Violent est le temps aujourd'hui, comme il l'est depuis ces deux derniers mois. Le vent hurle autour de la maison, en fait il crie avec un sifflement aigu, comme je n'ai jamais entendu le vent le faire. Ce que j'entends ce sont des rafales qui donnent l'assaut, comme des vagues sur la plage, c'est le bruit du vent autour des murs et il y a un gémissement spectral (mais qui m'est très *agréable*) du vent dans les cheminées, mais ce vent gallois, ce vent de Cae Coed... est à coup sûr vraiment étrange d'entre les vents. C'est Mudjekeewis le père de Hiawatha, le *vent* du Sud-Ouest..." (cité dans *The Powys Review*, n°3, 1978, pages 71-72).

produisent les documents originaux.

Je voulais voir ses lettres à Phyllis Playter. Ces confessions franches et très personnelles d'amour et de désir, de manque, de souffrance, d'attente passionnée, d'extases sensuelles, sont de remarquables documents qui mériteraient d'être consultés plus souvent. Ils sont, de bien des façons, plus révélateurs que les journaux. Ecrites le plus souvent sur du papier à lettre d'hôtel, (Powys écrivait à Phyllis une ou même deux fois par jour) les lettres décrivent la vie itinérante épuisante de JCP. Elles révèlent le choc délicieux de découvrir soudain à nouveau en Phyllis quelqu'un avec qui JCP pouvait partager ses plus profondes pensées et ses sentiments intimes.

Tenir entre les mains les originaux des lettres est une expérience pleine d'émotion et d'humilité, donnant des aperçus sur le monde personnel de JCP. Les verrons-nous jamais présentées, annotées et publiées sous forme de livre?

Il y avait bien d'autres choses précieuses à découvrir—des ébauches de poèmes, y compris l'ologaphe original et surchargé de 'La Crête'[11], des fragments d'œuvres inachevées, des nouvelles et novellas non publiées, ainsi que six grands volumes de diverses parties de "l'interminable romance", le "Travail qui n'a pas de Nom".

Trop vite il nous fallut mettre fin à notre visite, mais pas avant de nous être engagés à revenir explorer plus profondément ces archives extraordinaires des œuvres de Powys.

Rentrant le long de verts chemins creux et de brumeuses vallées escarpées, je ressentais le magnétisme du paysage qui avait entraîné JCP loin des inspirations du Dorset et du Somerset, de plus en plus profond vers son repaire des montagnes galloises. Même ici en été sur ces hautes terres ensoleillées, entre Plynlimon et les Berwyns, les imposantes montagnes et les collines semblaient étrangement oppressantes, cachant peut-être des mystères jamais dévoilés de Pwyll et Priderei, ou de Rhita Mawr, des Cewri, des Bretons et des Pélagiens, d'anciennes batailles menées jadis et perdues, ou gagnées, d'Avallach, de Nineue et de Myrddin Wyllt. Provenant de sa vitrine protectrice à la Bibliothèque Nationale, je croyais entendre, par delà le bruit de la circulation moderne, les sombres déclarations orales du *Livre Noir de Carmathen* et, en quelque lieu émanant de forêts de chênes et d'ormes, j'imaginais la voix d'un devin portée par le vent, parlant en chuchotant de magie et de métamorphoses: "J'ai revêtu une multitude de formes..."[12]

Pour plus d'information sur la NLW, les heures d'ouverture, comment s'y rendre, et pour utiliser le catalogue de la Collection Powys, voir: www.llgc.org.uk

Chris Thomas

Chris Thomas dont *la lettre powysienne* a déjà publié des textes, est Secrétaire de la Powys Society britannique. Il a beaucoup voyagé en Angleterre et au Pays de Galles dans une quête visionnaire des paysages et de la signification du monde imaginaire de JCP.

[11] 'La Crête' [The Ridge] tr. F-X Jaujard, 1973, *granit* p.433. Cf. pp.3-13 ci-dessus.

[12] 'La Bataille des Arbres', *Le Livre de Taliesin*.

Tomas Tranströmer, Prix Nobel de Littérature 2011

Krön[1]

Med en suck börjar hissarna stiga
i höghus ömtåliga som porslin.
Det blir en het dag ute på asfalten.
Trafikmärkena har sänkta ögonlock.

Landet en uppförsbacke mot himlen.
Krön efter krön, ingen riktig skugga.
Vi flyger fram på jakt efter Dig
genom sommaren i cinemascope.

Och på kvällen ligger jag som ett fartyg
med släckta lysen, på lagom avstånd
från verkligheten, medan besättningen
svärmar i parkerna där i land.

Crests[2]

With a sigh the elevators begin to rise
in high blocks delicate as porcelain.
It will be a hot day out on the asphalt.
The traffic signs have drooping eyelids.

The land a steep slope to the sky.
Crest after crest, no proper shadow.
We hunt for You, flying
through the summer in cinemascope.

And in the evening I lie like a ship
with lights out, just at the right distance
from reality, while the crew
swarms in the parks ashore.

Crêtes[3]

En soupirant les ascenseurs entament leur montée
dans des gratte-ciel cassants comme de la porcelaine.
Sur l'asphalte dehors la journée sera chaude.
Les panneaux déjà ont les paupières baissées.

La terre en pente abrupte vers le ciel.
Crête après crête, et pas vraiment d'ombre.
Nous volons à Ta recherche
dans cet été de cinémascope.

Et je repose le soir comme un vaisseau
aux lumières éteintes, à distance raisonnable
de la réalité, alors que l'équipage
va s'ébattre là-bas dans les parcs du pays.

---

[1] *Klanger och spår* (1966).
[2] "Bells and Tracks" (1966), from *the great enigma*, tr. Robin Fulton.
[3] "Accords et Traces" (1966), *Baltiques*, tr. Jacques Outin.

Directrice de la publication: Jacqueline Peltier
Penn Maen
14 rue Pasteur
22300 Lannion
e-mail: J.Peltier@laposte.net
Abonnement annuel 5,00 € pour 2 numéros
Imprimée par nos soins
Numéro 22, 3 novembre 2011. Dépôt légal à parution
ISSN 1628-1624